



**star
wax**
DJ lifestyle magazine



VOTRE DISQUE VINYLE A L'UNITÉ

Définition : **OVnyl** ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.]
 Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
 Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

WWW.OVNYL.COM



En 2010, nous avions interviewé la talentueuse Esperanza Spalding et publié ses propos dans le Star wax n°17. Récemment, lors d'un entretien pour le documentaire Track, d'Arte : « Faut-il réapprendre à écouter de la musique ? », elle affirmait être frustrée et dépendante d'un système comme Spotify, puis elle ajoute : « C'est de la colonisation et on sait ce que c'est ». Dans le numéro précédent de Star wax, Sara Wual décrivait les stratégies des grandes plateformes comme du néo-féodalisme. Ces mots sont forts et devraient appeler les créateurs, happés par la tendance et restés fidèles à cette plateforme, à se questionner. Big up à Massive Attack pour avoir retiré leur catalogue de Spotify car son fondateur investit des centaines de millions d'euros dans une start-up spécialisée en drones de combat et intelligence artificielle. Et, en IA, il s'y connaît puisque son algorithme est paramétré pour mettre en avant les « artistes virtuels maison » et leurs productions. Pendant que les artistes vivants se partagent des miettes, une ligne rouge morale est franchie : la musique finance désormais la guerre. Ça fait tout de même beaucoup !

Dostoïevski, romancier russe du XIX^{ème} siècle, écrivait : « L'art sauvera le monde ». Il semblerait qu'il soit grand temps d'inverser la vapeur pour qu'il n'en devienne pas le fossoyeur. Quid des consommateurs ? Peut-être vous poserez vous la question au moment de renouveler votre abonnement à vos applications favorites. Et ainsi la perspective d'alimenter ou non la guerre par la musique aura une portée salvifique. Engagez-vous qu'ils disaient !

En cette période d'égarement, notre mission est de toujours continuer d'inspirer et de questionner. Alors pour cette soixante-septième parution, nous avons décidé de replonger dans nos anciens éditos. En ouverture du numéro 3 de Star wax, l'été 2007, nous évoquions déjà la cohabitation entre numérique et intelligence analogique. Ainsi que notre volonté de tenter de tirer vers le haut la culture Dj... Sur ces valeurs, nous sommes constants. Mais, à l'époque nos éditos étaient plus concis. Nous avons donc décidé de revenir à ce rituel, en employant une citation d'Henri Beyle : « A qui sait comprendre, peu de mots suffisent ». Restons zen et savourons la boucle.

**STAR
WAX
#77**

03 - Édito || 05 - Sneakers ||
 06 - Takt || 20 - Izzy Lindqvister ||
 24 - DR. CLRK || 32 - Hun Hun ||
 36 - Dj Chabin || 42 - Renaud Letang ||
 46 - NI Komplete Ultimate test ||
 50 - Rare Wax par Lobo ||
 52 - Chroniques || 54 - Menu best of

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic
 - Rédaction : Sabrina Bouzidi, Mafaldista, Vincent Caffiaux, Rémi Foutel, invisibl journalist, AndréGround, Maela...
 - Photographes : Palcha Republic, Erwan Blazka, Julien Mignot, Juan Marcos Aubert, Shakur Khan, Solveig Herrström...
 - Secrétaire de rédaction : Rémi Foutel. - Ont participé : Colette Aubert, Dj Semsy, Nicolas Ossywa, Tony Swarez, Marc Dioni, Lek... - Couverture : Dr. CLRK par Xelatitudo - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 8000 exemplaires - Edition : Association Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2026) - www.starwaxmag.com -



Courir x Asics Gel-Cumuls 16



Air Jordan 4 RM White Cement



Nike Zoom Vomero Baroque Brown



A\$AP Rocky x Puma Inhale Leopard



Bathing Ape Bape Sta Complexcon 2025



Kith & New Balance 860V2



The Politics x Asics Gel K1011 Live Oak



Bisso x Saucony Shadow 5000

Joe Freshgoods x New Balance 2010
'Hand Me Downs'



TAKT

ENFANT DE VITRY-SUR-SEINE, VILLE DU 94 DAVANTAGE MÉDIATISÉE POUR SES RAPPEURS QUE SES GRAFFEURS, BENOÎT ALIAS TAKT S'ESSAYE AU GRAFFITI WRITING AU DÉBUT DES 90S. SON OBSESSION POUR LE DESSIN L'EMPORTE DANS UNE FILIÈRE DE DESSINATEUR-PROJETEUR. EN 1998, IL REJOINT LE COLLECTIF 3HC, PUIS IL SORT DIPLÔMÉ D'UNE ÉCOLE D'ARCHITECTURE EN 2004. AUSSI FORGÉ À LA MÉTHODE DIY DU MOUVEMENT HIP-HOP GRANDISSANT, IL RAPPE ET COMPOSE DES BEATS. ACTUELLEMENT À L'ÉTAPE FINALE DE SON PREMIER ALBUM, L'HOMME AUSSI SURNOMMÉ ARCHITAKT REVIENT SUR SES DÉBUTS JUSQU'À SES CRÉATIONS EN COURS.

Ton enfance, as-tu grandi dans un environnement artistique, avais-tu des vinyles chez tes parents ?

Mon enfance à Vitry-sur-Seine, depuis mes 3 ans. Mon père a toujours été passionné de musique et de peinture et sans que je n'en rende vraiment compte, il m'a forcément inspiré au début de mes pratiques artistiques. Chez nous, il y avait toujours énormément de musique, j'ai grandi en écoutant toutes sortes de styles musicaux, des Beatles à Chris Rea, Mike Oldfield, Dire Straits, et quelques grands classiques français comme Jacques Brel, Georges Brassens, Renaud, Michel Berger, etc. Également pas mal de musique classique et tous les grands guitaristes. Même si mon père avait effectivement une belle collection de vinyles qu'il avait débutée étant plus jeune, entre 80 et 90 c'était l'époque du Cd avec les sons digitaux non compressés. Je me souviens qu'on envoyait cela dans une chaîne hifi et de belles enceintes JBL de l'époque. Tous ces sons m'ont bercé et m'ont beaucoup apporté quand je me suis mis au sampling au milieu des années 90.

Ton premier tag dans la rue ...

Mon premier Tag, forcément à Vitry-sur-Seine. J'ai commencé à m'y intéresser au début des années 90 et je pense avoir fait mon premier tag et graffiti en 1992. Mes premiers graffs TAKT en 93 entre Vitry et Ivry. Tout a débuté au collège où des plus grands avaient déjà quelques bases et ils nous montraient des sketches de lettrages et les premiers fanzines comme L'Tox étaient vendus en librairie. Une vraie claque. Et l'envie de reproduire ce que je voyais. En parallèle à Vitry, il y avait déjà un foyer actif de tagueurs. Les premiers qui m'ont « frappé » étaient les DSP, NECRO, KARDER, KAZEY... Quelques Fat Cap de l'époque, bien placés... Y compris ceux de MEURS SDA et KIRS MKC, BABS et SUBY, également avec des tags et des lettrages vandales, sur la ligne C et quelques toits de Vitry. Ensuite j'ai découvert le terrain d'Ivry, actuellement devenu le parc des Cormailles. C'est un terrain historique, j'ai pu y contempler les fresques des 3HC, BROK, EDON, DRONE, BABS, SUBY, BC 1... Pas mal de mur des KCA par TOONS et FORM et de superbes lettrages de SKISO & IDEO des CIA ainsi que des THS comme OZER, BOHER, RUSH... Nous avions à partir de là, formé notre premier groupe, avec mes amis de collège, le SA CREW, avec SPEAR, DUKE, SHUT, KOVER, SUBE, ESKY, AKERY... Et faisons nos armes proches de Vitry et Ivry entre voies ferrées et terrains vagues que nous trouvions.

Tu es membre de quatre crew : 3HC, LJDA, ZNC, MCT ! Est-ce important pour toi ?

Chaque crew est lié à une histoire, une époque, des amitiés, le principal pour moi est évidemment les 3HC, car lié à ma découverte du graffiti, et pour les "grands de ma ville" pour qui je vouais une grande admiration étant plus jeunes. J'ai rencontré BROK en 94, car nous avions des amis communs. Nous avons fait pas mal de soirées ensemble et partageons les mêmes passions.

Bien que plus jeune que lui, nous avons tissé des liens autour de notre passion pour la culture hip-hop, le graffiti bien évidemment, mais également le rap, qui était l'autre discipline qui commençait à m'intéresser. Après pas mal de virées ensemble, BROK m'intronisa 3HC, en 1996. Une véritable fierté pour moi à l'époque. Presque 30 ans après, les membres sont toujours les mêmes. Une histoire de famille. LJDA est lié à une autre histoire. En 2003, ayant envie de changer d'air après le décès de mon papa, je suis parti rejoindre un de mes amis qui était en Erasmus à Granada, en Espagne, avec qui nous avions prévu de finaliser notre cursus en école d'architecture. Quand je suis arrivé là-bas, il était à l'école en journée et, de mon côté, je commençais à scruter les lieux et repérer les graffitis de la scène locale. Après quelques virées, j'ai vite été attiré par les tagueurs incontournables locaux comme SEX 69, RAKIS et CHICLE. Au premier contact ça a matché et j'ai passé plus d'une année à peindre avec eux tous les jours, parcourant la ville et le pays. Il s'est avéré que ces graffeurs appartenaient au crew LJDA, bien plus qu'un simple groupe de tagueurs car il y avait aussi des rappeurs, DJs, breaker, beat boxer... Le hip-hop dans toute sa splendeur et comme je ne l'ai pas connu en France où les crews sont bien plus sectorisés par discipline... RAKIS qui vivait à Grenade, venait d'Allemagne et depuis la création du groupe en 1996, de grands rassemblements étaient organisés avec ses amis allemands et espagnols. La force de ce crew, est que nous continuons, presque 30 ans après à célébrer l'anniversaire du groupe tous les ans, entre Espagne et Allemagne, à travers de grandes fêtes hip-hop sur trois jours regroupant la quarantaine de membre, pour la réalisation d'un grand mur, des concerts regroupant rappeurs allemands, espagnols et français, des sets de Dj, accompagnés de danseurs. MCT est lié à ma rencontre avec DJUCK, vers 2010, à l'époque où nous peignions beaucoup avec OBAO, JUST RUDE OLCE et CUBA. Au fil des murs et rencontres avec lui, notamment dans le terrain Saint Madou, à Ivry, DJUCK nous convia à intégrer la grande famille MCT. Puis ZNC (Zinc Nite Crew – ndr) est un groupe regroupant bon nombre de graffeurs à travers le monde, monté par SLAC un graffeur de Malaisie, qui dès 2008 par le biais d'internet proposa à des graffeurs de tous pays et continents d'intégrer ce groupe, favorisant les rencontres et échanges. Nous restons en contact via Internet, WhatsApp, et essayons de nous voir lors de nos voyages respectifs.

“ BROK m'intronisa 3HC, en 1996. Une véritable fierté pour moi à l'époque. ”

Ton rapport au graffiti vandale, tu as peint des roulamis en quelle année ?

J'ai commencé par le vandale et le tag, les voies ferrées, mais j'ai vite été attiré, ensuite, par les fresques en terrain. A mes débuts, j'ai beaucoup navigué avec FORE et STORK 3M, pas mal de tunnels de métro ensemble et des virées en journées pour dégouter toutes marques de bombes. Pour ce qui est des roulamis, quelques-uns, en banlieue parisienne et d'autres vers Bordeaux ou j'allais souvent à l'époque, quand nous rappings avec Grems.

Qui sont tes influences et comment définis-tu ta démarche artistique ?

Pour ce qui est de mes influences, elles sont très variées, et j'avoue être très ouvert. De l'architecture à la peinture classique, du graffiti dit "old school" aux lettrages plus modernes et futuristes. Le monde du cartoon est également prédominant dans nos productions, très lié au travail des 3HC à travers les peintures de BROK et EMOY. Je n'ai pas de message particulier, juste prendre du plaisir, faire des rencontres et continuer à poser de la couleur partout où je me balade.

À partir de quel moment réalises-tu des toiles et parle-nous de tes premières expositions ?

J'ai commencé les toiles en 2003, et à partir de 2007 je fus très productif. Les toiles me permettaient d'aborder d'autres techniques, sortir du graffiti classique tel que je le réalisais sur mur. Sur toile, j'ai très souvent privilégié des fonds assez abstraits, sur lesquels je venais incorporer des lettres ou morceaux de lettrages, souvent de manière déstructurée et imbriquée à la composition de mes fonds. Nous avons, à partir de 2007, eu l'opportunité avec les membres des 3HC, d'organiser de grandes expos collectives à l'espace Art et Liberté de Charenton, une galerie de plus de 600M² qui nous donnait l'occasion de nous exprimer ! C'est cette galerie qui nous a permis de sortir des petits et moyens formats que nous réalisions jusque là. Avec tant d'espace, je me suis pris à travailler de grands formats. Nous avons organisé ensuite de nombreuses expos dans ce lieu entre 2007 et 2020, dont une emblématique pour fêter, en 2011, les vingt ans des 3HC. Jusqu'en 2020, je suis resté assez productif niveaux toiles, enchaînant les expos et ventes aux enchères. Un peu lassé, je me suis, par la suite, plus reconcentré sur les productions murales. J'ai quelques projets en tête, notamment de nouvelles séries mêlant architecture et graffiti. Il faut juste que je trouve du temps.

Justement, comment ton diplôme en architecture est utile concrètement dans ton parcours ?

Aujourd'hui, l'architecture représente une part majeure de ma vie. Il s'agit de mon travail à plein temps. Principalement sur des projets de gares ferroviaires et de métro pour le Grand Paris. Ma première approche dans ce domaine s'est faite en quelque sorte grâce au graffiti. Au lycée, je dessinais tout le temps et j'ai cherché une filière me permettant de prolonger ma passion du dessin.

Je suis tombé un peu par hasard sur la filière architecture, qui m'a beaucoup plu. J'ai donc ensuite prolongé mes études dans ce domaine. J'ai toujours pratiqué les trois disciplines en parallèle. Je pense que chacun apporte quelque chose à l'autre dans ma façon de pratiquer au quotidien.

Pour toi, le mouvement du graffiti semble être forcément synonyme de hip-hop, pourquoi ?

Pour moi oui, et parce que quand j'ai découvert le graffiti, le rap et les autres disciplines liées au hip-hop en même temps, tout cela est intimement lié. Mes inspirations viennent de films comme "Beat Street" et "Style Wars". Le fait d'avoir grandi à Vitry y est pour beaucoup également. Je sais que toute la scène graffiti ne voit pas forcément les choses de la même façon, et j'ai pas mal d'amis graffeurs qui ne se sentent pas attachés au hip-hop.

La culture DIY fait aussi partie du mouvement hip-hop, tu prépares un album ou tu rappes et tu as produit les beats. Quel a été le déclic ?

Effectivement, ce que je trouve intéressant et qui m'a porté depuis ma jeunesse, c'est l'impression de ne pas avoir à attendre qu'on nous autorise ou qu'on nous subventionne pour créer des choses et ce, dans toutes les disciplines hip-hop. J'ai commencé par le graffiti, où la sensation d'être libre pour créer était fondamentale. A Vitry, comme expliqué précédemment, le vivier graffiti était très présent, et le rap également. J'ai grandi au son des Little MC, Lionel D, Timide et Sans Complexe, James Delleck, la Mafia Underground... Au collège, en 5ème, j'étais en classe avec un ami et nous avons commencé à nous intéresser de plus près au rap. Puis nous avons dû écrire cette année-là ou celle d'après notre premier texte, comme ça pour le délire ! Je m'en souviens c'était sur le riddim de "Peuples du Monde" dont j'avais le maxi, et qui comportait une version instrumentale. Et c'est avec lui que nous avons continué à œuvrer jusqu'à aujourd'hui, mon binôme depuis cette époque, Le Jouage. Un peu plus tard, nous avons pris le truc plus au sérieux avec des compères de Vitry et alentours dont Lojik, Djibron et Yosh. Et j'ai testé plusieurs groupes, et surtout un créé en 1997 lorsque nous avons rencontré Grems par le biais du groupe de reggae Kaliman, dont quelques protagonistes étaient en école d'archi avec moi. Le Jouage était, à cette époque-là, déjà très en lien avec James, qui nous mettait à disposition savoir-faire et son matériel pour que nous puissions faire des maquettes. Pour les enregistrements, j'avais récupéré un quatre pistes Tascam, dont mon oncle ne se servait plus. Nous avons fait nos armes dessus. Pour ce qui est du beatmaking, nous avons commencé très tôt, sans ordinateur élaboré. J'ai eu mon premier sampler vers 95. Je l'ai trouvé sur une annonce d'un musicien précurseur qui, dans la lignée de Jean Michel Jarre, possédait tout un tas de matos. Il se débarrassait de matériel pour en acquérir du nouveau. J'ai pu récupérer un superbe Yamaha TX16W. Par la suite, avec l'évolution des PC et logiciels j'ai commencé à gérer l'ensemble de mes productions via Cakewalk, dès les années 2000, et encore maintenant. Je travaille essentiellement à base de samples que je transforme et de rythmique que je joue.



Tu réalises aussi un clip ?

Oui cela fait longtemps que j'y pense mais je suis pas mal occupé par mes autres activités. Pour l'album, c'est sans prétention. Juste le souhait d'aboutir à quelque chose de concret, après toutes ces années à œuvrer en sous-marin. Je suis quelqu'un de très actif avec beaucoup de passions. Pendant une période, j'avais un peu abandonné la musique mais l'écriture et le beatmaking ont toujours été des domaines me permettant de m'évader. Et il faut avouer que Le Jouage m'a toujours relancé, motivé et épaulé. Pour les collaborateurs, ce sont mes potes qui eux sont toujours restés plus actifs. Plusieurs morceaux avec Le Jouage, un avec Delleck, un cypher de 15 minutes en trois langues où j'ai réussi à regrouper quasiment l'ensemble de mon crew LJDA, soit 20 rappeurs et 2 Djs. Encore quelques autres collabs sympas mais j'attends que les morceaux soient faits pour en dire plus. Pour les prods, Le Jouage pour un bon nombre et moi pour. Le format : plateformes et j'aimerais éditer quelques vinyles. L'album est en cours de mix et mastering, du moins pour les morceaux qui sont prêts. Je vise décembre ou janvier 2026. Pour le clip, il s'agit du track "Spraycanart". Pour les cadrages ce sont Le Jouage, Marine Myss Ile, et ma fille Léna pour les plans en Guyane. Pour le montage, pour être autonome et mettre les images qui correspondent je me suis remis en selle. J'avais déjà fait quelques montages étant plus jeune. Ça ne sera pas du Spielberg mais un plaisir de réaliser comme je le peux et comme je veux. Puis ça m'a donné envie de tester d'autres projets.

Justement parle-nous de ta participation à la dernière tape d'Antilop Sa ?

Oui, j'ai plusieurs participations sur le projet "Phonographe". Le premier morceau, c'est Le Jouage qui m'y a convié. Un morceau à quatre avec lui, Moudjad et User de Bordeaux, avec qui nous rapons à l'époque de notre groupe l'Unité. Ensuite un second track avec Le Jouage et Jibton. Et pour finir un troisième track solo que j'ai proposé à Antilop Sa, et qui lui a plu. Il s'agit de mon morceau "Spraycanart", retraçant ma passion et mon parcours graffiti. C'est d'ailleurs celui-ci que nous avons décidé de clipper.

Revenons à la peinture : quel est ton meilleur souvenir - expérience ?

Très difficile à dire. Je peins beaucoup et depuis très longtemps. J'ai énormément de souvenirs divers et variés, voyages, des rencontres. Pas évident d'en sortir un précisément mais ce que je retiens dans la globalité, c'est la possibilité de voyager, rencontrer d'autres passionnés pour peindre que ce soit en France ou dans le monde entier. Cette liberté de création, quand nous recouvrons à vingt des murs gigantesques en l'espace d'un week-end, en ayant ou non réfléchi à la composition. Même quand le thème est préparé, il y a toujours une part d'improvisation, de composition qui est au feeling.

Et le pire ?

Pas simple non plus. Je n'ai pas vraiment de souvenirs négatifs, que des expériences.

LTA fait-elle partie de ton processus de création, qu'en penses-tu ? As-tu essayé ?

A vrai dire pas vraiment. Il faudrait que je regarde de plus près, mais je n'ai pas eu l'envie ou le besoin pour le moment de m'en servir. De manière générale, je pense que cela peut être un bon outil pour tester des choses, quand on injecte déjà une base créative personnelle. Je n'y trouve que peu d'intérêt à générer un dessin à reproduire qui n'exprimerait pas ma touche ou mon savoir-faire.

Quelle est l'importance de l'analogique dans ta vie au quotidien, je pense notamment au vinyle ?

J'ai une belle collection héritée de mon père mais plus grand chose pour les écouter. J'ai prévu de faire quelques travaux chez moi pour me faire un espace où je pourrai regrouper mes vinyles, mes nombreux Cds, et pour me poser, écouter tous styles musicaux en fonction de mes humeurs. Puis, peut-être réussir à transmettre la passion de la musique à mes enfants comme mon père a pu le faire. Et leur ouvrir un peu les écouteilles pour découvrir différents styles.

" J'ai toujours aimé cuisiner, c'est un art de composition qui se rapproche de la peinture... "

As-tu d'autres passions ?

Je touche un peu à tout. Et je suis un vrai passionné. Je pense avoir déjà beaucoup de choses en tête et j'essaie de me concentrer sur tout cela. Mais quand même, je pense que ma passion depuis petit est peut-être la seule chose que j'avais en tête quand on me demandait ce que je voudrais faire plus grand, c'est la cuisine ! J'ai toujours aimé cuisiner, c'est un art de composition qui se rapproche de la peinture pour moi, avec la dégustation qui s'ensuit.

Que souhaites-tu pour 2026 et 2027 ?

2026, réussir à sortir mon projet. Ensuite, surtout, de pouvoir continuer à prendre du plaisir en peignant puis faire de nouveaux tracks, de gros murs, des rencontres et tout type de projet qui me motivera. En bref, de nouveaux défis.



Cover, Takt et Snow, 1994



Ghetto aka Grems et Takt, 2001

“ J’ai eu mon premier sampler vers 95. Et j’ai créé un groupe en 97 lorsque nous avons rencontré Grems...”



Brok et Takt, 2004



Berther, Brok et Takt, 2024, à Vitry





IZZY LINDQ WISTER



FIDÈLE À L'ESPRIT DU DUB QUI CASSE LES CODES ET RÉINVENTE LES RÈGLES, IZZY EST UN ÉLECTRON LIBRE, INSAISSISSABLE. OSCILLANT ENTRE REGGAE ROOTS ET HORIZONS SONORES INATTENDUS, CETTE MUSICIENNE AUTODIDACTE À LA FOIS DJ, PRODUCTRICE, CHANTEUSE ET SELECTA, EXPLORE LE DUB DANS L'IMPROVISATION ET LA LIBERTÉ. CHAQUE SEMAINE, ELLE ANIME UNE ÉMISSION SUR RINSE FRANCE OÙ ELLE MÊLE MIX VINYLES, EFFETS LIVE ET PERFORMANCES VOCALES. ORIGINAIRE DE SUÈDE ET NOURRIE DE SONS DU MONDE, ELLE TRACE SA ROUTE INSTINCTIVEMENT ET SANS FRONTIÈRES. ENTREVUE.

Le mot d'ordre de ton émission *Licence to Weed* sur Rinse France est le chill, ne serait-ce pas une forme de rébellion face à cette société capitaliste qui nous pousse vers la rapidité, la productivité et le toujours plus ?

C'est exactement mon ressenti, y compris vis-à-vis de l'industrie musicale et artistique dans son ensemble. Après plusieurs années à explorer différents projets, j'ai compris que je suis quelqu'un qui a besoin de temps : pour créer, pour penser, pour simplement être. J'ai une forme d'hyperactivité qui peut facilement me disperser, et j'ai appris que pour créer je dois d'abord digérer les impressions, les émotions, les atmosphères qui m'entourent. Depuis l'enfance, je suis fascinée par la notion de temps, et particulièrement par l'idée de vivre pleinement le présent — même si cela signifie parfois vivre à contre-courant. En grandissant, j'ai ressenti le besoin presque vital de cultiver une forme de flânerie, en acceptant certaines précarités comme le prix à payer pour préserver ma liberté : celle de marcher sans but, de voyager, de méditer, de réfléchir, ou simplement de savourer les choses simples. Je suis profondément passionnée, mais je n'ai jamais laissé l'ambition me dévorer ni dicter mon rythme. Courir après le temps, les opportunités ou la reconnaissance m'a toujours semblé vain, presque désespéré. *Licence to Weed* est devenu une sorte de laboratoire intime, un espace d'exploration intérieure où je me révèle, malgré ma timidité. C'est une émission à mon image : lente, bienveillante, contemplative, où la musique est un prétexte pour ralentir et se reconnecter à soi.

De quelle façon sélectionnes-tu les sons que tu joues ? Où les trouves-tu ? Tu pioches plutôt dans l'actuel, l'ancien, les deux ?

Les deux, sans hésiter. J'utilise tous les moyens à ma disposition pour découvrir de nouveaux sons. C'est ce que je trouve fascinant avec la musique : elle est infinie, pour peu qu'on garde une vraie curiosité. J'aime beaucoup fouiller dans les bacs de disques, mais j'ai aussi fait d'innombrables découvertes grâce à YouTube, parfois au hasard des algorithmes ou en suivant des chaînes obscures. Tout est bon à prendre, du moment que ça résonne avec quelque chose en moi.

Tu joues live avec effets dub : uniquement des vinyles ?

Je joue principalement en vinyle, mais j'utilise aussi des CD/Js pour certains morceaux que je n'ai pas pu trouver en pressage vinyle, ou pour déclencher des samples en live.

Cela dit, quand il s'agit de dub et de reggae, je privilégie presque toujours le vinyle : cette musique a une dimension organique et spirituelle qui, je trouve, prend une toute autre ampleur lorsqu'elle est jouée de cette manière. Il y a aussi le geste, le rituel : sortir un disque de sa pochette, fouiller dans sa sélection pendant le set... tout ça me permet de rester connectée au moment. C'est très différent de faire défiler des fichiers sur une clé USB, le nez dans un écran. Comme mes sets sont toujours improvisés, je peux paraître très concentrée — le vinyle, lui, me ramène dans le corps, dans le mouvement. C'est un ancrage physique qui m'aide à rester présente et à mieux ressentir la musique.

Dubbing poetry : qu'est-ce qui t'a influencé à proposer ce format spécial ? Est-ce toi qui écris ta poésie ou reprends-tu aussi de l'existant ? Sur quels thèmes ?

Avant d'écrire des textes et des mélodies de chansons, j'écrivais des poèmes quand j'étais pré-adolescente. L'idée m'est venue assez naturellement, au moment où j'ai voulu inviter des amis rappers dans mon émission sur Rinse pour improviser sur ma sélection de riddims. J'aime beaucoup expérimenter, mêler les formes d'expression, et explorer des formats hybrides. Les textes que je propose quand je fais la lecture sont pour la plupart de ma plume, mais il m'arrive aussi de lire des textes des autres. Les thèmes que j'aborde tournent souvent autour de la nature, l'imaginaire ou des choses plus basiques comme ma vision d'une journée de la semaine.

Enfant, tu as débuté au chant dans une chorale en Suède. Aujourd'hui, tu as inventé le Valborg Dub : hommage à tes racines nordiques, entre chants traditionnels suédois et riddims jamaïcains. Peux-tu nous en dire plus ?

J'ai toujours eu le sentiment que les plus belles aventures et créations naissent de la rencontre entre différentes cultures, dans un esprit d'ouverture et de partage. En explorant l'histoire de la Laponie, région dont est originaire ma grand-mère, j'ai découvert un univers fascinant : celui du peuple Sami, leur musique traditionnelle, leurs rituels et leur combat pour préserver leur culture et leur lien à la nature. Ce cheminement m'a naturellement amenée à faire un parallèle avec la philosophie rasta, qui prône également l'harmonie avec la nature, la résistance culturelle et la spiritualité. De là, est né le Valborg Dub : un projet qui fusionne les chants ancestraux suédois avec les rythmes et l'énergie du dub jamaïcain, comme un pont musical entre mes racines nordiques et mes inspirations caribéennes.

Tu es passionnée de culture et musiques jamaïcaines, que représentent-elles à tes yeux ?

Pour moi, la musique et la culture jamaïcaines sont une véritable source vitale — une inspiration profonde, presque spirituelle. C'est comme si j'avais découvert un langage qui résonne en parfaite harmonie avec mon monde intérieur. Tout a commencé à l'âge de 11 ans, lors d'un voyage dans les West Indies avec mes parents. À cette époque, je traversais une période difficile à l'école, marquée par du harcèlement. Pour me changer les idées, mes parents ont décidé de partir un mois en voyage pour rendre visite à la meilleure amie de ma mère, mariée à un musicien rasta. C'est lui qui m'a fait découvrir le reggae, et ce fut une révélation. Cette musique a été un catalyseur : elle m'a permis de retrouver ma force intérieure et de m'exprimer à travers la musique. Les paroles, les mélodies, l'énergie bienveillante qui se dégage de cette culture... Tout m'a profondément touchée. J'ai eu l'impression d'être prise sous ses ailes, enveloppée dans quelque chose de plus grand, de protecteur.

Utilisée depuis des millénaires à travers le monde, Cannabis sativa est une incroyable plante médicinale. Tu sembles lui vouer un véritable culte, quelle place a-t-elle dans ta vie ?

Autant l'alcool et les drogues ne m'ont jamais attirée, autant le lien avec le cannabis s'est fait naturellement, presque comme un coup de foudre. J'ai d'abord été fascinée par sa beauté, sa structure, sa force visuelle. Puis en me plongeant dans son histoire, j'ai découvert une plante incroyablement polyvalente, utilisée depuis des millénaires à des fins médicinales, spirituelles et créatives. Pour moi, le cannabis est à la fois apaisant, stimulant et profondément guérisseur. Il m'aide à gérer mes insomnies, mais aussi à ouvrir mon esprit, à nourrir mon imaginaire et ma créativité. Je suis convaincue que si cette plante pouvait remplacer l'alcool, le tabac ou les drogues chimiques, notre monde serait probablement plus sain et plus harmonieux.

Pour toi, quelle est la symbolique du dub ?

C'est une musique qui remet les pendules à l'heure. Elle met les fréquences au centre de l'attention, en écartant le focus sur l'ego d'un chanteur ou d'un solo de guitare. Le dub est une musique puissante, qui ne chipote pas. Elle unit les personnes en quête de connexions profondes et spirituelles.

Tu as sorti en 2023 "Izzy Dubs it Vol.1", une mixtape 100% expérimentale et DIY, quel a été le processus de création ? Avec quelles machines, quel fil conducteur ?

Après avoir monté plusieurs groupes dans des styles différents, et après plusieurs tentatives infructueuses de trouver des musiciens avec qui créer du reggae/dub, un ami m'a suggéré de compiler mes démos en une mixtape. J'ai donc commencé à rassembler plein de petits bouts de samples pour créer une sorte de collage sonore, autour de ces démos où je chante. Ensuite, j'ai ajouté quelques mélodies et des "bulles cosmiques" jouées par-dessus, pour enrichir l'ambiance.

L'idée, c'était de prendre des instrumentaux dub assez bruts, souvent sans voix à l'origine, et de les transformer en sortes de balades dans l'esprit Lover's Rock. Je voulais qu'on puisse se demander si ce sont des morceaux originaux des années 70, ou des créations récentes. Un jeu sur les codes, entre hommage et illusion sonore.

J'ai vu une story où tu enregistrais des sons en forêt au bord d'une rivière... Que représente cet univers pour toi ? Avec quel matériel ? Pour quelle utilisation ?

La nature est vraiment au cœur de ma vie. C'est là que je me ressens, que je me reconnecte à moi-même — un espace où je me sens profondément bien. Depuis quelque temps, j'ai envie d'intégrer davantage la nature dans ma musique, notamment à travers le field recording. Capter les sons bruts des éléments — l'eau, le vent, les oiseaux, les craquements de bois — pour les utiliser dans mes futures compositions. C'est encore un nouveau chapitre, en cours d'exploration. Dans la story que tu as vue, je faisais justement des tests au bord d'une rivière avec une machine de Teenage Engineering. J'ai eu la chance de passer quelques jours dans leurs bureaux à Stockholm, où j'ai pu essayer certains de leurs nouveaux appareils — des outils très intuitifs, parfaits pour ce type de projets nomades et organiques.

Tu es programmée pour la prochaine Dubstation le 13 décembre au Trabendo à Paris, qu'est-ce qui te plaît le plus dans cette salle ?

Le moment présent, l'union, l'ambiance.

Tu as joué avec AIR cet été au Théâtre Antique d'Arles : comment as-tu vécu ce moment ? De quelle manière êtes-vous musicalement complémentaires ?

Croiser le chemin d'AIR, c'est à la fois un rêve et une sorte de manifestation. Leur univers est tellement proche du mien que j'ai parfois l'impression de l'avoir attiré. J'ai une admiration profonde pour Nicolas et Jean-Benoît — ce sont des artistes incroyablement talentueux, discrets, et d'une élégance rare. Leur musique est intemporelle, poétique et cosmique. Elle traverse les époques sans jamais vieillir. C'est une musique parfaite pour fumer un joint (rires) parce qu'elle est contemplative, sans ego, comme le dub. Elle laisse de l'espace à l'auditeur, de la place pour l'imaginaire. C'est comme une forme de voyage astral. Musicalement, il y a beaucoup de points communs entre nous. J'ai une passion pour les synthétiseurs analogiques — j'en ai même une petite collection dans mon studio — et je passe énormément de temps à digger des sons de bibliothèques sonores des années 70, des musiques de films, des textures oubliées... Cet amour du son, du détail et des atmosphères nous rassemble. À l'origine, c'est leur manager, Marc, qui connaissait un peu mon travail, et qui a eu l'idée de cette rencontre. Avant leurs concerts, j'improvise des sets en piochant dans ma collection de sons pour créer une ambiance qui ouvre l'écoute.

Jouer au Théâtre Antique d'Arles a été un moment inoubliable. Ce lieu m'a littéralement subjuguée. Il dégage une telle énergie que je me suis presque oubliée pendant la performance. Parfois, les lieux ont une âme si forte qu'ils prennent le dessus, et c'est magique quand ça arrive.

D'ailleurs, où rêverais-tu de jouer ? Toutes les imaginations sont permises...

Dans l'archipel de Stockholm, sur une île devant un coucher de soleil.

Quels sont tes projets en cours et à venir ?

Je prépare pas mal de petits scooby snacks par-ci par-là ! IZZY DUBS IT Vol.2 est en cours, ainsi qu'une sortie en cassette regroupant les meilleurs épisodes de Dubbing Poetry. Et surtout, j'espère concrétiser plusieurs collaborations, quelques featurings... et peut-être enfin un Ep entièrement composé de ma musique.

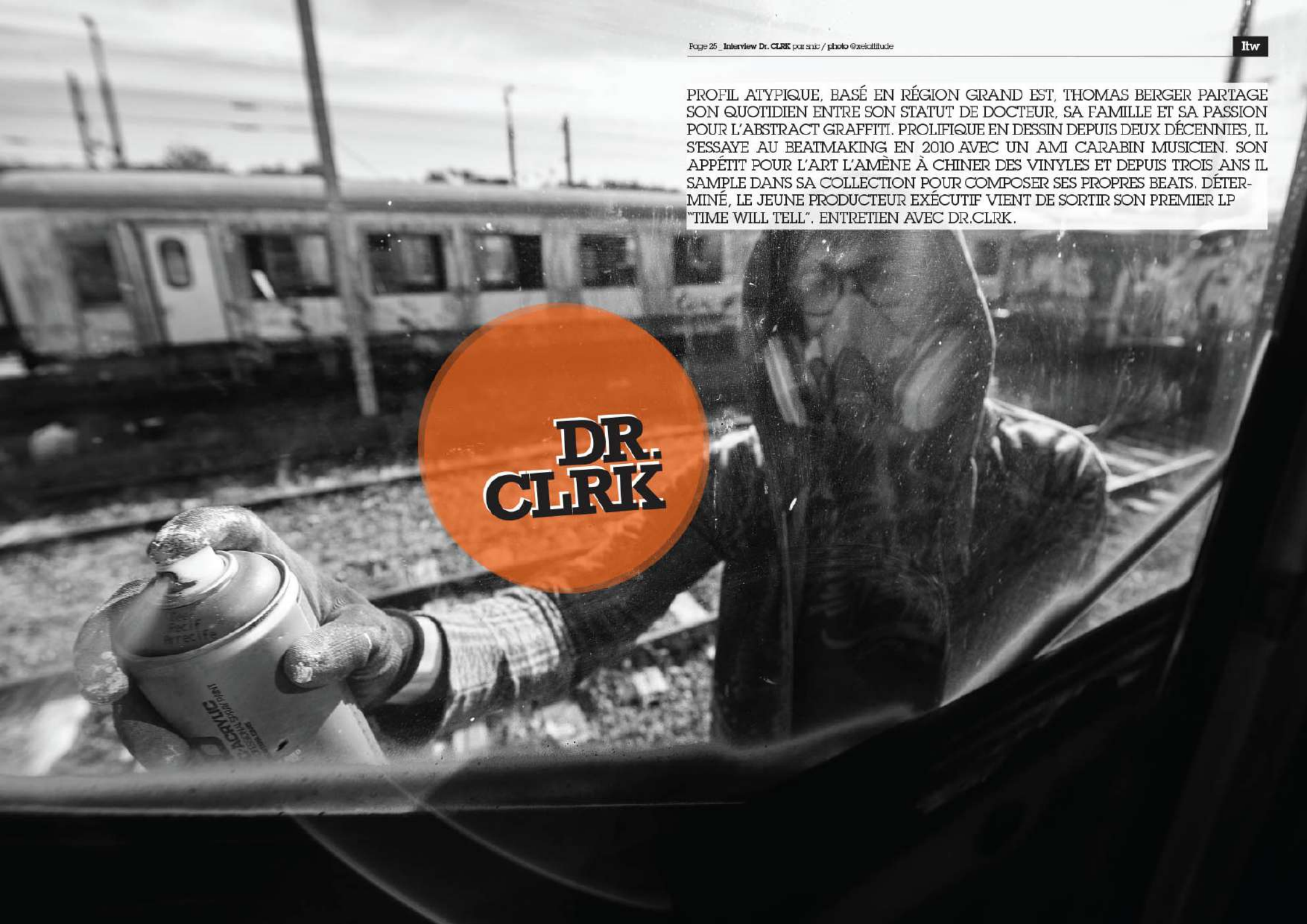
Un dernier mot ?

Merci pour l'invitation à cette interview.



“ En explorant l'histoire de la Laponie j'ai découvert un univers fascinant : celui du peuple Sami, leur musique, leurs rituels et leur combat pour préserver leur culture et leur lien à la nature. De là, est né le Valborg Dub : un projet qui fusionne les chants ancestraux suédois avec les rythmes et l'énergie du dub jamaïcain... ”

PROFIL ATYPIQUE, BASÉ EN RÉGION GRAND EST, THOMAS BERGER PARTAGE SON QUOTIDIEN ENTRE SON STATUT DE DOCTEUR, SA FAMILLE ET SA PASSION POUR L'ABSTRACT GRAFFITI. PROLIFIQUE EN DESSIN DEPUIS DEUX DÉCENNIES, IL S'ESSAYE AU BEATMAKING EN 2010 AVEC UN AMI CARABIN MUSICIEN. SON APPÉTIT POUR L'ART L'AMÈNE À CHINER DES VINYLES ET DEPUIS TROIS ANS IL SAMPLE DANS SA COLLECTION POUR COMPOSER SES PROPRES BEATS. DÉTERMINÉ, LE JEUNE PRODUCTEUR EXÉCUTIF VIENT DE SORTIR SON PREMIER LP "TIME WILL TELL". ENTRETIEN AVEC DR.CLRK.



**DR.
CLRK**

Ton enfance, as-tu grandi dans un environnement artistique, avais-tu des vinyles chez les parents ?

Pas vraiment, même s'il y avait quelques vinyles à la maison avec une platine, c'était plutôt la chanson française qui régnait et RFM radio dans la voiture. J'ai découvert le rock et le rap grâce au grand frère d'un de mes amis d'enfance qui m'avait copié sur cassette audio le live "From the Muddy Banks of the Wishkah" de Nirvana, à l'époque. J'ai ensuite étoffé ma collection de Cds punk rock et néo-métal. Le hip-hop finalement est arrivé en parallèle et plus tard avec IAM, NTM et Cypress Hill, entre autres. Pour ce qui est du graffiti, j'ai toujours adoré dessiner et, va savoir pourquoi, j'ai voué une fascination pour cet art underground. À l'époque, je regardais avec tellement d'envie les graffs qui jouchaient les voies ferrées lors de mes trajets en train depuis ma campagne pour me rendre au lycée à Metz. Alors, un jour, j'ai fini par franchir le cap.

As-tu pratiqué le graffiti avant le beatmaking ou l'inverse ?

Le graffiti en premier. On m'a offert mes premiers sprays à un anniversaire en 2007, ou 2008, j'étais déjà à la fac de médecine. Pour ce qui est de la composition musicale, on avait un petit projet avec un ami carabin musicien, vers 2010 je pense. C'était plutôt orienté dubstep, c'était à la mode à ce moment, mais je ne m'y suis mis vraiment sérieusement qu'en 2022 après avoir adoré bricoler des boucles sur le mac de mon beau père en vacances.

Ton premier tag dans la rue...

Avec le contexte des études médicales et la répression à l'encontre du graffiti dans notre beau pays, j'ai fait assez peu de vandalettes, craignant de ne pouvoir exercer tranquillement mon métier ensuite... Mes premières pièces ont été peintes vers 2008 au Confo, un spot emblématique couvert de la scène nancéienne quand j'ai commencé.

Qui sont tes influences en musique et comment définis-tu ta démarche artistique, souhaites-tu faire passer un message ?

Mes influences sont vraiment très larges car j'écoute beaucoup de styles différents, metal, rock, hip-hop anglais, américain, français, électro, d'n'b... Tout ce qui me fait vibrer peut m'intéresser et être potentiellement intégré dans ma réflexion créative. Ce projet est surtout empreint de références personnelles en séries, films, discours, etc., qui peuvent laisser passer un message oui, mais cela reste plutôt de la musique "plaisir", abstrait, sans véritable construction de paroles. Mes autres projets à venir seront plus porteurs de messages via les textes chantés et rappés.

Le visuel de "Time Will Tell" ne ressemble pas à ce que je connais de tes graffitis et il n'y a pas de morceau qui fait un clin d'œil à ta peinture, souhaites-tu séparer les deux univers ?

En effet, j'ai choisi une photo prise lors d'une soirée mémorable entre amis lors d'un weekend graffiti à Nancy au concert d'Hugo TSR. J'ai toujours adoré cette photo et me suis demandé comment j'allais pouvoir l'utiliser. C'est venu naturellement. Je ne crois pas que l'on puisse parler de séparation d'univers car il y a le plaisir de la création dans tout ce que je fais. J'y vois plus une complémentarité qu'une véritable différence. Je n'exclus pas que ma peinture puisse rejoindre mes créations musicales plus tard.

Avec quel matos as-tu composé ton premier album et as-tu toujours le même depuis tes débuts ?

Je compose sur Mac depuis le début, avec Garage Band initialement et Logic Pro maintenant. J'ai acheté un petit clavier AKAI que j'utilise toujours ainsi que récemment une carte son pour enregistrer voix et instruments, notamment la guitare, pour mes futurs projets.

Pour le morceau éponyme tu samples Jean D'ormesson, pourquoi ce choix ?

On est une espèce qui ne peut se passer d'interactions avec les autres. Il y a une très ancienne expérience qui avait été menée sur des bébés privés de liens affectifs et à qui on délivrait seulement les soins de base pour survivre comme l'alimentation, l'hydratation, etc. Aucun n'a jamais survécu. La formule de D'ormesson est tellement belle et résonne positivement dans ce monde que tous cherchent à diviser. Comment vivre heureux sachant que d'autres ne le sont pas ? Comment faire pour qu'ils le soient ? Ces questions philosophiques me tiennent à cœur et je tâche de ne pas les oublier dans ma pratique professionnelle en soins palliatifs.

Quel est l'importance du sample pour les treize titres de "Time Will Tell" et comment réalises-tu tes drums et tes basses ?

Le sample est omniprésent sur cet album, que ce soit pour les drums, les mélodies, les références filmographiques, les messages, les jingles... J'ai vraiment creusé sur ce processus créatif qui colle parfaitement au genre. Les basses sont toutes jouées en revanche au clavier ou version instrumentale sur "Love Them All". En ce qui concerne les drums, j'assemble souvent différents samples pour créer une rythmique unique que je viens dynamiser et enrichir avec des kicks, snare en one-shot ajoutés manuellement.

Quel est, ou sont, tes titres favoris et pourquoi ?

Mon titre favori reste mon single "Love Them All". Tout simplement parce que Senbé, qui a fait le mastering de l'album et m'a été de très bon conseil lors du processus créatif, lorsqu'il a entendu la première fois ma boucle de cordes que j'avais travaillée, il m'a dit : « je suis jaloux de ta boucle, j'aurais aimé la faire moi ». Aussi parce que ma femme dit que c'est mon tube et qu'elle l'adore. Mais en dehors de ça j'ai vraiment mis autant d'énergie dans chaque titre et je ne conçois l'album que comme un tout à écouter dans son intégralité. C'est pour ça qu'initialement je n'ai pas sorti de titres séparés, sauf single, et j'ai réservé l'album à ceux qui m'ont acheté le vinyle, et je ne pouvais pas vraiment sélectionner les titres. J'ai ensuite fait une vidéo YouTube où l'on peut écouter l'album dans son intégralité. Je veux qu'on kiffe tous les morceaux qui ont chacun leur identité propre.

“ La création m'offre une évasion de l'esprit dont je ne peux pas me passer pour pouvoir gérer mon quotidien. ”

Tu es également docteur, est-ce ainsi que tu as rencontré Dj Lezard, qui place de bons scratches sur "From Scratch", je crois qu'il est aussi dans le milieu hospitalier vers Metz, et ton métier influence-t-il ton œuvre ?

Nous nous sommes rencontrés à un déménagement d'amis en commun avec Alex. Une magnifique rencontre, on a directement marché avec nos métiers et passions respectives ! Je voulais absolument un titre avec lui sur l'album, il n'aurait pas pu en être autrement ! Je ne crois pas que mon métier influence particulièrement mes créations mais la création musicale et picturale m'offre une évasion de l'esprit dont je ne peux pas me passer pour pouvoir gérer mon quotidien.

Avec ton métier, prévois-tu de défendre ton album en live ?

Pas avec cet album, ce n'est pas à cause de mon travail. Ce projet était un projet solo et je suis un jeune beatmaker mais en aucun cas un Dj. Je ne pourrais pas animer une scène tout seul. Mais mes futurs projets incluent des musiciens, des animations vidéo et des Mcs, ce sera certainement différent avec eux.

Parlons de ta peinture : elle est surtout abstraite, parfois aussi avec des personnages réalistes, peux-tu nous expliquer ?

J'ai commencé le graffiti en faisant des lettres, mon blaze CLARK car c'était pour moi l'essence même du graffiti et il fallait que je développe ça. Pendant quelques années, j'ai peaufiné mon style wildstyle qui a évolué ensuite vers des productions plus abstraites. Les lettres se sont déformées, ont disparu dans mon univers graphique et coloré mais sont toujours bien là ! Je me sens très proche du mouvement graffuturism et post-graffiti. En ce qui concerne les personnages, j'adore les connexions avec d'autres artistes et il se trouve que les collaborations avec les collègues qui peignent des choses plus figuratives et réalistes me plaisent particulièrement. Je trouve que la complémentarité des styles est idéale.

Qui sont tes compagnons de peinture, fais-tu partie d'un collectif ?

Je ne suis rattaché à aucun crew véritablement. En revanche, je suis très proche de beaucoup d'artistes du Moulin Crew localement et d'autres artistes que j'ai eu la chance de découvrir grâce à Instagram. Big Up à Syro, Koga, Rodes, Abys, Scaf, les frères Ced et Mike, Olymp, Dingaw, Eyes B, Canser, Kensi, Reves, Sajme, et tous ceux que j'oublie !

Raconte-nous ton expérience l'été dernier au plus gros rassemblement d'artistes issus du mouvement abstrait graffiti qui s'est tenu à Bruxelles, organisé par l'asso Wallin.

C'est l'ami Eyes B qui a eu l'idée d'organiser cet événement qui s'est déroulé sur trois jours à Bruxelles. Deux murs de 40 mètres de long, près de 70 artistes de notre mouvement abstrait graffiti venus de toute l'Europe et même d'ailleurs, c'était fou ! Il s'est dépassé pour nous permettre de nous rencontrer et de partager une expérience unique. Jusqu'à présent, il n'y avait pas vraiment de place pour nous dans les rassemblements graffiti plus traditionnels, d'où la ferveur des participants à en être ! J'y ai fait des superbes rencontres, des nouveaux contacts et j'ai pu peindre rapidement une œuvre qui me plaît donc c'était tout bénéf ! Une autre jam s'organise en octobre en Hollande et il y en aura certainement d'autres à l'avenir. J'adorerais en organiser une en France... Time Will Tell !



Quel est ton meilleur souvenir - expérience en peinture ?

Mes meilleurs souvenirs restent de peindre dans des endroits abandonnés comme des usines désaffectées, chantiers abandonnés, cimetières de trains. On se promène dans des lieux incroyables, discrètement, on repère le meilleur spot à peindre puis on agit vite. L'adrénaline ressentie est grisante et le plaisir reste intact lorsqu'on regarde les photos, même des années plus tard. Ma première façade peinte avec une nacelle élévatrice reste un sacré souvenir également !

Quelle est l'importance de l'analogique dans ta vie au quotidien, je pense notamment au vinyle, as-tu une grosse collection ?

La musique fait partie de mon quotidien, j'en écoute dès que j'en ai l'occasion et pendant tous mes déplacements en voiture, qui représentent 2 heures par jour en moyenne. Il est donc tout naturel que je la propose ou l'impose à ma famille en particulier lorsque l'on se retrouve le soir à table (rires). C'est la tradition d'écouter un vinyle pendant le temps du repas.

Je possède en effet quelques galettes, entre 300 et 400 je pense mais au-delà du nombre je suis fier de ma collection car je n'achète pas n'importe quoi, je souhaitais surtout avoir à disposition ma discothèque idéale, afin que je puisse toujours écouter et transmettre avec plaisir mes classiques, même si Internet et les plateformes de streaming venaient à s'effondrer. Et surtout parce que c'est trop beau un vinyle... Et ça fait vivre les artistes !

Ton métier à temps plein est voué à l'ICL, les études pour soigner les cancers semblent progresser. Utopie ou réalité ?

Il y a des pistes de recherche très intéressantes et prometteuses en ce qui concerne les traitements. Pas mal de nouvelles molécules et thérapies se sont démocratisées ces dernières années, pouvant faire appartenir la plupart des cancers à des "maladies chroniques" désormais. Mais derrière les progrès de la médecine, il ne faut pas oublier que notre mode de vie de plus en plus sédentaire avec ingestion quotidienne de toxiques dans l'air, l'eau, l'alimentation a tendance à faire augmenter la prévalence des cancers qui surviennent de plus en plus tôt et touchent un plus grand nombre de personnes.

“ Les lettres se sont déformées, ont disparu dans mon univers graphique et coloré mais sont toujours bien là ! ”

Avant de sortir ton album tu as produit des titres plus bass music et d'n'b, que souhaites-tu pour 2026 produire plus de lo-fi ?

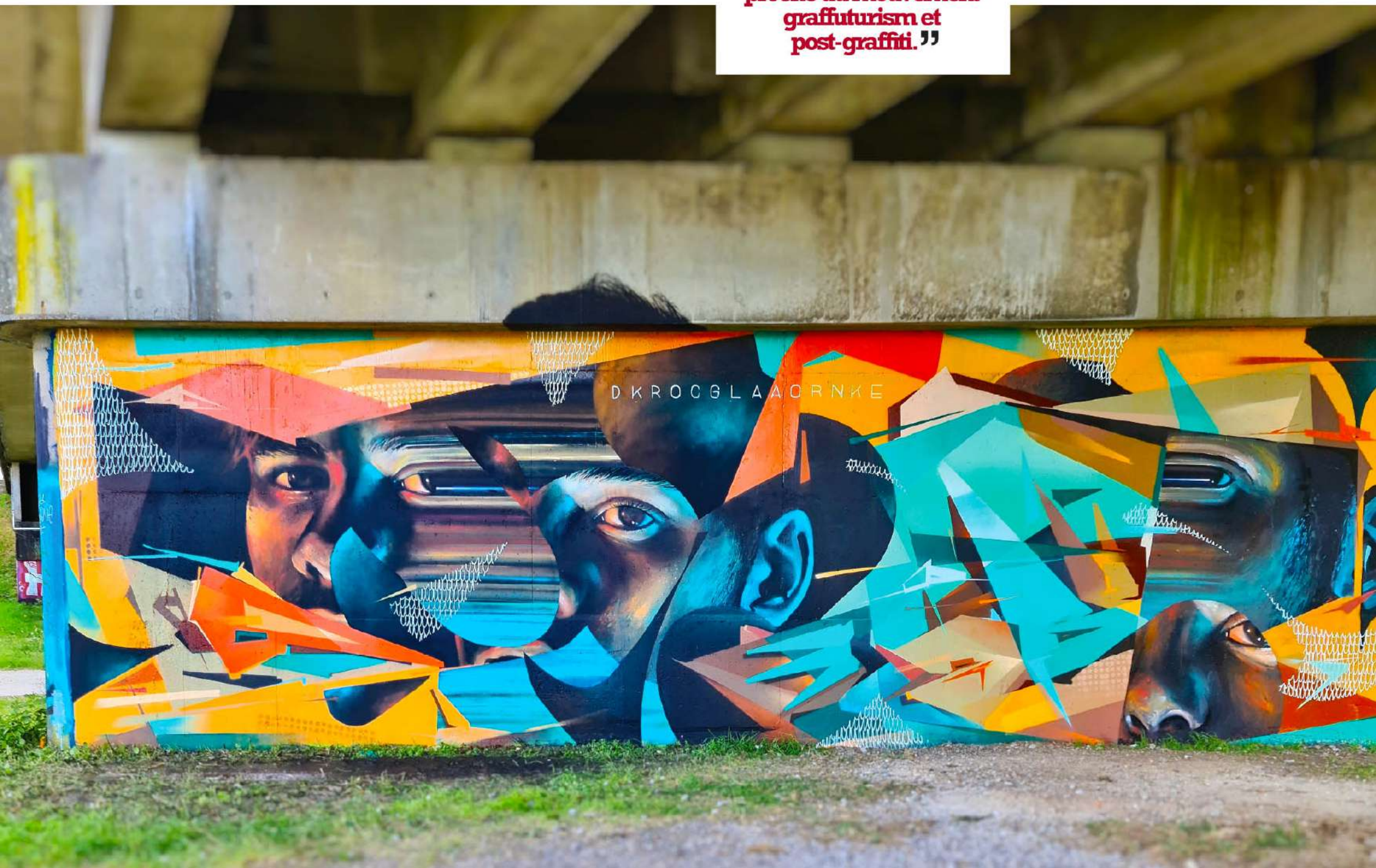
Oui un premier long projet et j'ai fait un Ep avant mais franchement c'est anecdotique. Pour 2026, il y a plusieurs projets avec d'autres artistes qui se construisent. L'orientation musicale est très trip-hop pour deux d'entre eux car je suis un grand fan de Massive Attack. Puis un troisième projet plus fun complètement rap français avec KROZE 37W, un Mc de Metz.

Pour finir, as-tu d'autres rêves ?

Sur le plan personnel, j'ai la chance d'être bien entouré et je suis déjà comblé à bien des égards. Je rêve que ça continue sur cette lancée ! Sur le plan artistique, comme tout créateur d'art, je souhaiterais que la qualité de mon travail soit reconnue à grande échelle et soit diffusée sur de larges canaux pour toucher le plus grand nombre... Encore une fois : Time Will Tell !



**“ Je me sens très
proche du mouvement
graffuturism et
post-graffiti. ”**



FORMÉS À L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, LES FRÈRES MOENS ENTRENT EN STUDIO EN 2018 ET SORTENT LEUR PREMIER ALBUM "Y BAB ADÖY" SUR LE LABEL LURID MUSIC EN 2022. CETTE ANNÉE, ILS REVIENNENT AVEC "FRANTIC FLOW OF THE GONG" SUR LE LABEL MACADAM MAMBO. CET OPUS DE DIX TITRES DÉMONTRE, ENCORE UNE FOIS, LEUR ATTIRANCE PRONONCÉE POUR LES JEUX VIDÉO, LA SCI-FI ET LA CULTURE ORIENTALE. CHAQUE TITRE EST UNE MINI-ODYSSÉE MARQUÉE PAR UNE ATMOSPHÈRE CINÉMATIQUE ET POÉTIQUE INVITANT L'AUDITEUR À S'ÉVADER.

Votre manière de produire a-t-elle évolué depuis "Y Bab Adöy" sur le label Lurid Music ? Quel matériel crevez-vous utilisé pour composer "Frantic Flow of the Gong" ?

"Frantic Flow of the Gong" est plus électronique et atmosphérique dans le sens où on a décidé de ne plus utiliser d'instruments traditionnels virtuels comme le saz ou le luth, mais d'ajouter plus de pads avec quelques nouveaux plugins. On a aussi rajouté des percus plus organiques. Des samples de films turcs. Au-delà d'une recherche totale de sens, l'objectif premier ici a été de s'intéresser à la musicalité de la langue turque, sa rythmique et aussi à sa riche texture phonétique. Ça a été un vaste terrain d'expérimentation dans lequel on s'est amusé à récolter et glaner des voix, dont les inflexions et l'énergie déployée, révèlent le caractère grandiloquent et habité de certaines formules énoncées, comme une incantation. Et qui remplissent parfaitement leur rôle d'amplifier cette dimension surnaturelle, ésotérique aux morceaux, en tant que fans de films d'horreur, de sci-fi, et de tout ce qui touche au mystère, à l'insaisissable, à l'insondable, à l'étrange, ça a fait écho directement.

Quelles ont été vos principales inspirations pour cet album ?

Des jeux vidéo ou autres... "Diablo"... Des illustrations cartes magic, des films... "The Last Wave" réalisé par Peter Weir sorti en 1977... le cinéma asiatique... les films japonais comme "Cure" de Kiyoshi Kurosawa sorti en 1997 ; "The Man Who Stole the Sun" de Kazuhiro Hasegawa en 1979 ; "Akira", un film d'animation cyberpunk post-apocalyptique de Katsuhiro Otomo... Le cinéma thaïlandais du réalisateur Apichatpong Weerasethakul ; "Rebels of the Neon God" ; un film taïwanais de Tsai Ming-liang... "Last and First Men : a story of the near and far future", un documentaire expérimental et hypnotique narré par la voix de Tilda Swinton.

Comment avez-vous rencontré Sacha, à la tête du label Macadam Mambo ?

Via Instagram ou Bandcamp. Très cool label, une sélection de niche avec un goût pour les propositions musicales atypiques. On lui a envoyé nos démos et il a directement adhéré au projet.

De combien de temps avez-vous eu besoin pour composer cet album de dix titres ?

Presque trois ans. L'album a été composé chez nous dans notre mini studio.

Une anecdote derrière le nom de votre album "Frantic Flow of the Gong" ? Vos productions reflètent-elles le besoin de nous recentrer sur l'essentiel et d'échapper à la frénésie de notre société ?

"Frantic Flow of the Gong" est une création hybride, chimérique ; un voyage introspectif symbolisé par le gong, sur la crique d'une île non répertoriée, loin du monde frénétique dans lequel on vit. La musique a toujours été un refuge pour les hypersensibles que nous sommes. C'est chouette si d'autres personnes ressentent aussi le besoin de s'y évader et s'y aventurer.

Que racontent les paroles du titre "Horizon Drift" ?

"Horizon Drift" est un poème chanté au milieu de la track qui évoque la difficulté à entrevoir l'avenir et faire des choix. Quand un amour passé ressurgit dans notre vie, nos émotions sont chamboulées et cela nous fait perdre le cap. D'où le titre "Horizon Drift" (traduction : dérive de l'horizon - ndr). Il dit : « Mes lèvres sont du miel, fermées » faisant référence au dilemme de la situation qui parfois nous fige, nous paralyse, nous engule.

Et dans le titre "Yell" ?

Cela évoque et dénonce la maltraitance faite aux animaux avec cet aboiement de chien, ce cri (yell) qui erre dans la nuit, à la recherche d'une bonne âme qui saura l'accueillir et l'apaiser. D'ailleurs le cri disparaît vers la fin du morceau, signe d'une cicatrisation de sa tristesse.

Que représente la pochette ?

On a donné carte blanche au graphiste Niall Greaves. Après plusieurs essais, on s'est mis d'accord sur ce mystérieux visage gravé dans la pierre qui colle bien avec l'univers de l'album. En espérant que cette roche nous portera chance (rires).

"La musique a toujours été un refuge pour les hypersensibles que nous sommes."

**HUN
HUN**

Ce beau mélange de touches orientales et asiatiques... Un message à transmettre ?

On aime associer la musique à la peinture, plus précisément au peintre et à sa palette, sur laquelle il dispose ses couleurs et les mélange. À partir de là, laissez parler votre imagination, apportez de la nuance et du caractère à votre fresque.

Préférez-vous travailler en studio ou être sur scène ?

Sur scène à 1000%. C'est plus excitant, plus vivant. C'est un rendez-vous avec le public.

Et votre meilleur souvenir Live, ces dernières années ?

Lisbonne à Musicbox, un show soldout, un accueil au top, une dédicace à l'ingé son. Merci à elle pour son travail méticuleux ! Toujours agréable d'être reçu de la sorte

Les artistes qui vous ont dernièrement mis une claque ?

Le concert de James Massiah et Lord Tusk dans le parc royal à Bruxelles, dans le cadre des Fecërieën organisé par l'Ancienne Belgique. C'est du rap underground londonien. Le très chouette label Accidental Meetings avait carte blanche ce soir-là.

“ On aime associer la musique à la peinture, plus précisément au peintre et à sa palette de couleurs... ”

À ce propos, souhaiteriez-vous travailler avec Accidental Meetings par la suite ?

Oui c'est clairement une envie. Ils ont un cool catalogue d'artistes qui apporte un vent de fraîcheur dans le paysage musical DIY.

Quelles sont vos aspirations pour les années à venir ?

Voyager et jouer un maximum en Europe et ailleurs.

Hun Hun en trois mots ?

Aventureux, cinématographique et méditatif.

Autre chose à rajouter ?

Jouer le nouvel album et présenter le nouveau live audiovisuel sur lequel on travaille depuis un bon moment avec la graphiste Lara Bruggeman basée à Rotterdam. On aimerait également mettre en place une mini tournée en France. Et peut-être tout doucement recommencer à composer, cette fois en vue d'un Ep.





DJ CHABIN

ALLO ! VOUS AVEZ DEMANDÉ DU FUNK. NE QUITTEZ PAS ! PIONNIER DU MOUVEMENT FUNK PARISIEN, DIDIER TOBOUL ALIAS DJ CHABIN EST ÉGALEMENT UN DES MAILLONS ENTRE CE DERNIER ET LA NAISSANCE DU MOUVEMENT HIP-HOP EN FRANCE. VÉRITABLE MAÎTRE DE CÉRÉMONIE, À PARTIR DE 1982 IL FÉDÈRE LES PREMIERS DANSEURS DE STREET DANCE. FIDÈLE À SON SLOGAN : « DU FUNK ! SINON RIEN », IL EST UNE LÉGENDE VIVANTE QUI, À 63 ANS, EST TOUJOURS EN ACTIVITÉ. AVANT DE VOUS INVITER À SUER SUR LA PISTE DE DANSE, REVENONS SUR L'HISTOIRE D'UN ANCIEN QUI DÉBUTE EN 1979, À PARIS.

Ton enfance, as-tu grandi dans un environnement artistique ?

Mon père m'a influencé, vers l'âge de 7 ans, il m'a inscrit à des cours de solfège pour apprendre la guitare mais je n'aimais pas la guitare. Lorsque mon père était jeune, il jouait plutôt au baby-foot puis au billard alors qu'un de ses frères a appris à jouer de la musique. Son frère jouait du violon, par la suite il est devenu professionnel et a même joué aux Etats-Unis dans un groupe de jazz. Donc mon père pensait qu'il était passé à côté de quelque chose et il m'a transmis ça. Alors j'ai appris le solfège et à lire la clé de fa, puis quelques années après j'ai kiffé la basse. J'avais aussi un cousin qui chantait très bien plein de trucs français et il m'a fait kiffer en chantant un titre de James Brown du début à la fin... Je pense que j'avais onze ans. Je suis né ici, j'ai grandi dans le quartier de La Lutèce, à Valenton. Pour l'anecdote, en face, il y avait une cité qui s'appelait Les Gravières et il y avait Mc Solaar. J'ai connu en premier son grand frère et un jour ils m'ont emprunté des disques, dont un vinyle de Cymande qui a été samplé pour l'un de ses albums. Puis à l'âge de treize ans je suis venu aux Olympiades, à Paris, la dalle n'était pas encore terminée...

Avant d'être Dj, tu pratiquais la danse...

Oui je n'étais pas super bon, j'avais des soucis de circulation de sang mais j'avais la musique dans le sang, alors au bout d'un moment je suis devenu Dj. En fait, quand je suis arrivé aux Olympiades en 1974, il y avait des personnes un peu plus âgées que moi qui étaient dans la musique, dont un voisin qui s'appelait Lucien Calendrier qui m'a fait connaître Bob Marley au moment de la sortie de l'album "Kaya", en 1978. Lucien m'a présenté ses frères qui étaient dans le foot et sports de combat, puis j'ai commencé à traîner avec José. Comme ils étaient un peu plus âgés, ils travaillaient déjà et tous les mois ils achetaient des vinyles... Ensuite nous avons fait nos premières boums, je regardais les grands. Puis on a commencé à se donner rendez-vous sur la dalle pour danser, en journée. Il y avait Leroy, un des premiers danseurs de ralenti, il dansait jazz-rock, après il a appris à danser le robot puis du ralenti il est arrivé au smurf... Parfois j'allais travailler sur les marchés pour remballer et gagner une pièce pour un vendeur de fruits et légumes. Il y avait un ami qui vendait des disques et un jour je suis allé chez lui. Là, j'ai vu quelque chose comme 10.000 vinyles puis j'ai dit naïvement et timidement : « Un jour j'aurais 10.000 vinyles » (rires). A cette époque pour être Dj il fallait passer par l'école de Yannick Chevalier, qui est devenu connu grâce à ses jingles, mais je ne pensais pas devenir Dj, d'autant que tout le monde disait que ce n'était pas un métier. Il n'y avait pas de bars comme aujourd'hui rue de Lappe, c'était encore le début des boîtes. Puis à partir de notre boum du 31 décembre 1979 dans la tour là, aux Olympiades, j'ai eu envie d'être Dj. Depuis nous avons essayé de rassembler tous les danseurs d'autant qu'ici il y a eu l'un des premiers McDonald's et pour l'inauguration il y a eu Antonio Fargas connu pour son rôle d'Huggy-les-bons-tuyaux dans Starsky et Hutch. Pour le kiff on dansait avec des danseurs du 12ème, de Vitry puis plus tard de Villejuif, Sarcelles, du 13ème, etc.

Étais-tu trop jeune pour fréquenter l'Échappatoire à Clichy avec Micky Milan ?

Ça me parle mais je n'ai pas connu, j'étais trop jeune. En fait, il y avait des danseurs du collectif Jeu de Jambes qui y allaient mais j'étais trop jeune. J'ai commencé à sortir en boîte à La Main Bleue, au Palace, puis la Main Jaune et des fois on se faisait refouler. J'étais mineur, nous allions à l'école et nous ne pouvions pas sortir tout le temps...

La Main Bleue est souvent réduite aux soirées avec les créateurs de mode... Pourrais-tu nous parler de ton expérience ?

J'ai même joué à La Main Bleue alors que j'étais mineur, à 17 ans. Au début, les soirées étaient privées mais après tout le monde pouvait y aller. Dans la série Médecins de Nuit, il y a une séquence qui est tournée là-bas et qui a rendu célèbre La Main Bleue. Il y avait aussi Boris, il était Dj et aussi danseur. Au début, il y avait tous les Africains, les sapeurs des foyers, puis les Antillais, on pouvait tous rentrer, ça se mélangeait. J'ai mixé là-bas des dimanches après-midi et des soirées. En fait, il y a eu un très gros concours de danse, il y avait une voiture à gagner et Hyppolite a gagné. Ça a duré 2-3 mois et il y avait les meilleurs danseurs de Paris... La Main Bleue a fermé en 79 puis le patron a ouvert La Main Jaune (mythique roller dancing qui, à Porte de Champerret, vient juste de rouvrir – ndr). Boris était un très bon danseur. Puis on a créé Olympiades Funky Family Band, on taguait OFFB et on ne savait pas que c'était le début du mouvement graffiti... Parfois nous partions en boîte à 10 et jusqu'à 30 d'autres fois, il y avait un peu de filles. En boîte on pouvait s'aligner et faire les mêmes pas de danse ensemble... Quelque chose se passait quand nous allions à l'Émeraude ou Sidney mixait au début des 80s, rue des Petites-Ecuries, dans le 10ème arrondissement de Paris. Mais comme c'était trop petit pour danser, on ne pouvait pas s'exprimer, alors nous aimions plutôt aller à La Main Bleue.

Et là, vous bifurquez au Stadium Squash, dans le 13ème ?

Stéphane était l'organisateur, il rêvait d'ouvrir son club. Pour relancer la dynamique, je lui ai proposé de faire un concours de danse. Quand nous allions par exemple à L'Etoile Foch (rebaptisé Duplex puis ensuite 5ème Avenue - ndr) les dimanches après-midi il ne se passait rien mais il y avait une bonne ambiance et c'était mélangé black, blanc, beur, juif, il n'y avait pas de calcul, il y avait du funk mais surtout les tubes de Voltage Fm. Dans les concours de danse on se faisait remarquer, Boris avait gagné un concours de danse là-bas. Alors nous en avons lancé tous les dimanches après-midi au Stadium Squash, dans un premier temps gratuit pour les filles jusqu'à 15 heures et quand nous avons fait ça il y a eu plein de monde. Tu pouvais bien mettre 500 à 600 personnes mais il y avait de la moquette... Nous mettions une table, des platines et il louait une grosse sono. Dès 1980, il y avait comme un mouvement qui commençait, nous étions influencés par le Black Panther Party et ce qui se passait au USA, notamment par Leroy dans le film "Fame".

Au début, nous mettions des tubes comme "And the Beat Goes On" ou "Le Freak" de Chic puis après nous jouions des ritmes plus pointus de musique noire américaine comme Betty Davis. Il y a eu l'apparition des premiers danseurs de smurf. Là, nous sommes à cheval entre 81 et 82. Les gens venaient du tout Paris, comme c'était trop petit après on arrivait au Bataclan. En fait, en 79, José avait déjà organisé une ou deux soirées avec un gars de Chevaleret qui s'appelait Bal Grand Room. Tu sais il jouait de la musique haïtienne pour les anciens et là nous avions commencé à incruster du funk.

Une période mythique commence au Bataclan...

Au Bataclan, on a connu d'autres personnes. Au début, en septembre 1982, il y avait un Dj qui s'appelait Raymond, il était aussi danseur et comme il n'avait pas beaucoup de vinyles Boris a pris le relais. J'ai commencé comme guest avec José, le frère de Lucien, nous partagions les platines. Là, il y avait plus de danseurs, plus de toasters, plus de rappers, c'était le début du break et il y avait de plus en plus de danseurs de jazz-rock. C'était aussi pendant les après-midis. Il y avait notamment Romento Le Jazz, Juan Massenya... Un jour, un mec vient et me dit : « Peux-tu mettre un morceau dub et me laisser toaster », je le regarde, il fait 1 mètre 50 avec des locks jusqu'aux fesses, et je lui réponds : « T'es sûr de ce que tu dis ? », finalement il a tué ça, c'était Supa John. C'est lui qui a sorti le premier 45 tours de reggae français. Il venait avec des danseurs qui sont devenus des toasters connus sous les pseudos : Puppa Leslie, Tonton David, General Murphy. Pareil, Selecta Kza à l'époque dansait le smurf. Jean-Claude Barny venait avec Mathieu Kassovitz, et bien plus tard il m'a invité quand il a lancé le film "Le Gang des Antillais"... A la fin de la période Bataclan et au début de La Grange Aux Belles, il y a eu Gangster Beat, JND était le premier à rapper en créole, puis il nous ramène Lionel D. et à partir de là, il y a eu Jhonygo, Destroy Man...

Te souviens-tu de ton premier voyage à NYC, pars-tu seulement pour acheter des vinyles ?

Oui en partie, la première fois c'était 1983. Pendant 6-7 mois, je travaillais aux Beaux Arts en tant que comptable. Je sortais la nuit, parfois j'étais fatigué et donc je me trompais, un jour j'ai déchiré une feuille sauf que cela n'était pas bien vu, quelqu'un m'a balancé alors je me suis fait virer. De toute façon je n'aimais pas l'ambiance bureau, puis j'étais déjà Dj depuis plusieurs années alors j'ai voulu pousser ça en allant aux Etats-Unis. En mars 83, je pars à NY, je suis allé voir une cousine que je ne connaissais pas et acheter des vinyles. Quand je suis revenu avec 96 vinyles, je me suis fait arrêter à la douane. Tu sais, tu ne peux pas ramener autant que tu veux d'achats... C'était l'époque où NY était recouvert de tags et peu fréquentable. Quand je suis revenu, Sidney m'a interviewé sur Radio7. Puis Grand Master Dan m'a invité au Rex et Boris m'a invité à l'Opéra Night, une boîte branchée où Bohringer allait souvent. Ensuite, Boris est devenu résident chez Le Keur Samba, une boîte africaine qui, dans le 8ème, existe encore...

Il y a encore peu de vinyles rap et c'est le début des rendez-vous à La Grange Aux Belles à Paris 10ème, raconte-nous ?

A un moment, nous avons été obligés de trouver une autre salle et même si le lieu changeait les gens disaient toujours nous allons à la Bata. Il n'y avait pas de flyer mais nous en avons retrouvé un qui annonçait que nous déménagions du Bataclan à La Grange Aux Belles, à Colonel Fabien. Ça a duré de septembre 83 à octobre 87, Dcc Nasty, Dan de Tikaret, les futurs Joey et Kool Shen, Aktuel Force, Secteur Å, Hasheem, EJM, Timide et Sans Complexe, New Génération Mc, Soda pop, etc., venaient. Il y avait aussi Domi-T qui rappaît et scratchait, j'ai aussi laissé mixer Franck "le breaker fou". Au début, c'était de 14h à 19h30, parfois on prolongeait jusqu'à 20h les samedis et dimanches puis après que les dimanches après-midi. Et quand Afrika Bambaataa est venu, il s'est prit une claque car ça ressemblait au Roxy, club de NY, il y avait aussi un plancher et une estrade sauf qu'au Roxy tu mets 800 à 900 personnes et là, il y avait 1500 personnes... Et surtout il y avait bien 80% d'Antillais et d'Africain, il ne comprend pas car pour lui les Noirs sont soit Américains, soit Africains. J'étais sur une estrade donc tout le monde ne pouvait pas monter mais contrairement à d'autres Djs, je parlais à tout le monde. JP, un rappeur, m'aiderait et plein de personnes rapportaient leurs disques, ils me disaient : « Vas y mets ça... ». Un jour quelqu'un veut emmener Afrika Bambaataa aux Bains Douches, mais il dit : « Non je veux aller au Roxy français ». La quatrième fois je le laisse mixer, j'avais l'habitude de faire une série de funk, une série de soul, une série de reggae, sauf que lui, il se sert dans mes disques et il mélangeait tout, il pouvait passer d'un morceau reggae à un morceau soul, à un morceau de rap. Ohlala, nous n'avons pas compris ! Un autre jour, c'est Claude Anelka, le frère de Nicolas, qui est venu. Les gens venaient de partout, de Bretagne, de Chartres, beaucoup de Rouen, d'Orléans, du Havre, de banlieue, etc. A l'époque, il y avait l'armée alors plutôt que de rentrer chez eux ils allaient le samedi soir à La Scala, le dimanche à La Grange aux Belles et le vendredi je ne sais pas où. C'était comme une institution, pendant plusieurs années on se voyait tout le temps, chaque dimanche ils s'entraînaient, la semaine ils rapaient ou dansaient et les meilleurs montaient sur l'estrade.

“ On taguait OFFB et on ne savait pas que c'était le début du mouvement graffiti... ”

Au milieu des 80's jusqu'au début des 90's où chincas-tu tes vinyles ?

Je trouvais mes disques à Montparnasse chez Mini Club de Nuit (au 42 boulevard du Montparnasse - ndlr), l'un des vendeurs s'appelait Philippe Barney, le magasin a duré peut-être de 2 à 3 ans. J'allais aussi chez Champs-Disques puis la Fnac commençait à cartonner. À la Fnac Montparnasse, il y avait un vendeur qui s'appelait Jacques et il était fondu de funk et de hip-hop. Deux ou trois fois nous sommes allés en Belgique chez USA Import, que pour ça. Et à Londres. Puis en 86, en 89, en 90 et même 1991 je suis retourné à NY et San Francisco. Là-bas, j'hallucinai quand je voyais tous les disques de reggae de Yellow man ou de Dennis Brown qui ne sortaient pas en France... Il avait aussi Crocodisc et Copa Music aux puces de Clignancourt. Toutes les semaines, j'allais chez les disquaires.

En parallèle, tu mixes aussi au Globo ?

A partir du 14 juillet jusqu'à fin août 84 je suis au Globo, c'était la première fois qu'il y avait de la soul-funk et de la musique noire les samedis soirs. Il y a le film "Beat Street" qui sort et les danseurs du film viennent au Globo. Direct, il y a des mecs qui veulent défier Turbo, Ozone et Mr Freeze mais ils n'avaient pas calculé. Je reviens en 1985, tous les vendredis soirs, puis j'arrête en août 87. En fait, quand tu arrivais au Globo, tu ne pouvais pas pousser la porte et entrer tellement il y avait de monde. Certains disaient que c'était abusé par mesure de sécurité. Ce n'est plus possible de refaire cela aujourd'hui. Même pendant les concerts, c'était blindé, nous refusions du monde. C'était 20 francs pour les meufs et 30 francs pour les garçons. Puis d'octobre 87 jusqu'en 92 j'enchaîne à La 5ème Dimension, anciennement La Main Bleue, mais ce n'était plus comme avant. Il y avait de la moquette et des palmiers... Du Stadium Squash à La 5ème Dimension c'est le même organisateur. Parfois il me disait : « Ne va pas mixer ailleurs... » et je lui répondais : « My man, tu ne me donnes pas assez... ». En fait, j'investissais tout ce que je gagnais dans l'achat de vinyles. J'ai aussi mixé à Le Manapany (un titre de Max Lauret rend hommage à la gloire du célèbre dancing réunionnais - ndlr). Et après fin 87, je suis chez Roger Boîte Funk, le tout organisé par Nova.

Certains disent que tu es le Dj Kool Herc français, d'autres te surnomment The Architect. Le mouvement hip-hop était donc lancé...

Oui, Le Trocadéro, Le Rex étaient les autres lieux de rendez-vous hip-hop emblématiques, puis plus tard le Phil One à la Défense, Caméo était passé là-bas...

Puis, à partir de 1995, vient l'époque de tes Dj sets au New Morning et ton émission radio "11ème Commandement" sur Média Tropical...

C'était plutôt à partir de 87 jusqu'en 91-92. Le videur, tu sais le grand qui a une balafre, Kaza, c'est lui qui organisait. C'était l'après-midi, il y avait 2 à 4 groupes et je mixais aussi.

Il y a eu les premiers concerts de Mandrill, Brass Construction, B.T. Express, à Paris. Il y avait aussi des groupes parisiens. Et en même temps, j'animais sur Média Tropical. Sinon l'été 86, Bintou a proposé à Grand Master Dan de Sarcelles, du Phil One, de faire une émission et j'ai animé avec lui. C'était ma première expérience en tant qu'animateur radiophonique. Pour l'anecdote, quand Mandrill est venu au New Morning, j'ai proposé au chanteur de fumer un joint et il m'a répondu : « Non merci, je fumais quand j'avais ton âge mais depuis j'ai arrêté » (rires). Au début des années 90, je commence à La 5ème Dimension, à Montreuil, c'était devenu la discothèque zouk la plus grande d'Europe. Lors de l'inauguration avec Kassav, il y avait 3000 personnes à l'intérieur et 3000 dehors. Et nous, l'après-midi ça devient un peu moins funk, beaucoup plus r'n'b et surtout hip-hop. On propose des spectacles. Comme Daddy Yod vient de sortir son album, nous l'invitons. Nous avons aussi invité Aurlus Mabélé, New Génération Mc, les Black-Blanc-Beur, Fairplay, etc.

As-tu une grosse collection ?

Je ne sais pas, je ne compte plus, je compte en mètre. En rap de 79 à 2000, 2002, en r'n'b, new-jack et hip-hop j'ai huit mètres (rires). Mon pote Dj Enis pense que j'ai 15.000 disques. J'ai aussi du zouk, du compas, j'en joue, j'aime la musique caribéenne, la musique africaine comme Sam Fan Thomas du Cameroun, j'ai du Franco & le TP OK Jazz, Sam Mangwana, un autre congolais... J'ai une bonne collection. J'ai 35 mètres de vinyles. En fait, au Stadium on jouait slow, funk, soul, jazz et rock. Puis en arrivant au Bataclan, certains disaient : « Il y a de la meuf, il y a plein d'Antillais, etc. », alors après j'ai joué du Zaïko, du Kassav... Un jour, Jacob Desvarieux est venu à La Grange Aux Belles car il avait entendu que des gens sautaient en l'air sur sa musique, alors il était croc.

Peux-tu nous parler de tes expériences en province et à l'étranger ?

Il y a trois ans j'ai aussi joué au Sénégal. Je crois, en décembre 83 ou janvier 84, on descend à Rouen avec un rappeur, un smurf, un breakeur et une toasteuse qui fait du ragga. Comme j'étais tout le temps pris, je ne pouvais pas trop aller en province mais je suis allé à Rouen, le Havre. En 86-87, je suis resté 2 à 3 mois en Guadeloupe et je mixais à Point-à-Pitre. J'ai mixé au New Land et à L'Élysée Matignon à Gosier. J'ai mixé pour la battle VNR. Après, quand la compilation "The Deep Funky Junky Selecta" est sortie en 2000 je suis allé mixé à Rennes, Nantes, Marseille, j'en oublie. Et quand nous avons fêté les 20 ans puis les 25 ans et les 30 ans du hip-hop, nous avons fait des petites tournées. J'ai été aussi le Dj du collectif de danse : Jeu de Jambes. Ensemble, nous avons fait une centaine de prestations. Sans cela, je n'aurais jamais été à la Réunion, en Guyane, en Pologne. Et avec Xavier d'Aktuel Force et Karim qui est décédé, nous avons été donné des coups et animé des battles de danse à Medellín et Bogota. Ce n'est pas grave si je ne suis jamais allé à Ibiza car ça ne m'a jamais intéressé.

Ton meilleur souvenir de presta en tant que Dj ?

Il y en a plusieurs : La Grange Aux Belles j'ai bien kiffé, c'était monstrueux. Aussi la soirée au Globo quand Turbo et Ozone sont venus. Également dans une petite boîte, La Cantina, à Grenoble, c'était blindé d'Irlandais et d'Anglais et quand je leur ai mis des sons pointus ils sautaient en l'air et j'étais tout de même impressionné ! Aussi en 2003, j'ai bien aimé retourner au Bataclan quand Brass Construction est venu...

Et ton pire souvenir ?

Je crois que je n'en ai pas... En fait, comme je suis positif, je n'en trouve pas. J'ai déjà joué devant 2400 personnes à la 5ème Dimension quand nous avons fêté les 15 ans du hip-hop, nous avons invité Dee Nasty et nous avons battu le record de fréquentation. Pourquoi je dis ça, parce que j'ai déjà animé pour 15-20 personnes pour des fêtes privées et on s'est éclaté grave.

Parle-nous de ta série de Cd "Original Bata" mixée et réalisée avec Mighty Jay et Le Chat ?

Le Chat, il est un peu Dj mais il est surtout imitateur. Mighty Jay est Dj, producteur, ingénieur son, il fait de tout lui. Pendant longtemps, on m'avait dit de faire des mix-tapes car je n'étais pas dedans et donc j'en ai fait une dizaine : une slow, une afrobeat, une reggae-disco funk, au moins 4 ou 5 jazz-rock dont une spéciale Europe de l'Est...

Que souhaitez-tu que le public retienne de Dj Chabin ?

Dj Chabin et mes slogans déjà, comme : « La seule façon de se saouler, c'est d'écouter de la soul » (rires).

As-tu une autre passion que la musique ?

Oui, je suis un fan de football, c'est pour cela que je compte mes disques au mètre (rires). Le premier match que j'ai vu c'était Marseille-Bastia, en 1974, au Vélodrome à Marseille. J'ai eu la chance de voir jouer Josip Skoblar, Marius Tressor, Daniel Leclercq le capitaine... Et j'ai un ami qui a un neveu qui jouait à Lyon alors je suis allé à Rennes, au Havre, à Lens, à Auxerre, etc. Puis j'ai du aller 400 fois au Parc Des Princes.

Ne rêves-tu pas de mixer au Parc Des Princes ?

Pourquoi pas ! Si j'allais au contact, peut-être que j'aurais pu jouer au stade. Je démarche à peine. En fait, j'aurais pu faire plus de choses mais 9 fois sur 10, on vient me chercher.

As-tu encore des rêves ?

(Soudainement, il reprend son Bic et ma feuille où il y a mes questions puis il écrit) : "Si je tiens encore 4 ans, j'arrive à 50 ans de carrière". Puis il ajoute verbalement : "Sinon faire un infarctus sur scène serait beau" (rires). Puis, je ne pensais pas faire un livre mais sous l'impulsion de personnes, finalement je vais sortir un livre autobiographique. Je n'ai pas encore d'éditeur mais je pense que ça va sortir en 2026.



“ En 1991, j'hallucinai à NY quand je voyais tous les disques de reggae qui ne sortaient pas en France...”





RENAUD LETANG

DANS L'OMBRE DE PHILIPPE KATERINE, FEIST OU LA RUMEUR, IL Y A RENAUD LETANG, INGÉNIEUR DU SON, RÉALISATEUR ET MAINTENANT COMPOSITEUR. À CINQUANTE-CINQ ANS, CELUI-CI VIENT DE SE LANCER DANS L'AVENTURE D'UN PREMIER ALBUM SOUS LE PSEUDONYME DE DRIFT, UN PROJET NOVATEUR RYTHMÉ PAR LA DIVERSITÉ DE SES GOÛTS ET LA PRÉSENCE DE NOMBREUX INVITÉS. IL NOUS REÇOIT AUX STUDIOS FERBER, À PARIS, DONT IL EST L'ACTUEL PROPRIÉTAIRE.

Jeune, tu commences à travailler en tant qu'assistant de l'ingénieur du son Roland Guillotel, à la fin des années 80. Comment se passait alors le travail en studio ?

À l'époque, le home studio n'existait pas et les studios étaient pris d'assaut, car il y avait peu d'endroits où enregistrer. Le rythme de travail était beaucoup plus intense qu'aujourd'hui, on travaillait jour et nuit. Lorsque j'ai intégré le studio Guillaume Tell, dirigé par Roland Guillotel, c'était l'un des plus avancés d'un point de vue de technologique et les artistes internationaux venaient y enregistrer à cause de ses capacités techniques : Sting, Prince, Paul Simon, Peter Dinklage, Ray Charles, etc. Par exemple, nous avons été les premiers à proposer les magnétophones numériques Sony qui remplaçaient l'analogique. J'ai eu la chance d'être suivi par Roland et je suis rapidement devenu premier assistant. Il m'a formé sur tous les aspects du métier, car il n'y a pas que la technique. La technique, c'est un peu comme le code de la route, il suffit d'avoir une bonne mémoire. Roland m'a appris à être ponctuel, à faire preuve de psychologie avec les clients, à être organisé. Le producteur Phil Ramone, qui a collaboré avec Quincy Jones et Frank Sinatra, venait à intervalles réguliers au studio et j'ai également appris à son contact. J'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui m'ont donné des responsabilités, alors que je n'avais que dix-huit ou dix-neuf ans, ce qui m'a permis d'avancer rapidement. Mais je n'avais quasiment pas de vacances, si je n'étais pas rasé on me renvoyait chez moi, et le dimanche on nettoyait les machines au coton tige à huit heures du matin (rires) !

D'un point de vue artistique, quels sont les différents rôles que tu peux endosser dans une production ?

J'ai vite été mixeur et c'est par ce biais que je me suis fait connaître avant de devenir réalisateur. En musique, le réalisateur a exactement le même rôle qu'au cinéma. Il y a un scénario, ce sont les chansons ; il y a des acteurs, ce sont le chanteur ou la chanteuse et les musiciens ; enfin, il y a une histoire à raconter. Et c'est là que j'interviens : il faut que les auditeurs éprouvent la même impression que devant un bon film. Les réalisateurs sont soit des arrangeurs, soit des mixeurs : ce sont des personnes qui ont plusieurs cordes à leur arc. En modifiant un arrangement, en retravaillant le mixage, on peut changer la direction artistique d'un titre, ce qui permet souvent de l'achever. C'est d'ailleurs ce qui est le plus difficile : non pas commencer une chanson, mais la terminer.

En tant que réalisateur, mon rôle consiste aussi à combler les trous dès qu'il y a une faiblesse. Certains artistes vont avoir besoin de moi pour sélectionner les morceaux de leur prochain album, réécrire quelques titres, améliorer un texte, changer la structure d'une chanson, changer de tempo, de tonalité. D'autres y parviennent très bien seuls et je n'ai pas à m'en préoccuper. Ensuite, pendant la production, je peux proposer une direction artistique aux chanteurs qui ont écrit de bonnes maquettes, mais qui ne savent pas comment les habiller. Il m'arrive aussi d'être aux côtés d'artistes qui ont une idée précise du résultat final et je dois alors comprendre leurs intentions. Face à un chanteur qui débute, je peux l'aider à trouver sa personnalité. Le métier de réalisateur est extrêmement varié : j'arrange, je joue d'un instrument, je dirige les musiciens ou alors je ne les dirige pas parce qu'ils sont très bons et n'interviens que pendant un passage donné, etc. Le réalisateur a exactement le même rôle que le producer aux États-Unis.

Est-ce que tu avances de l'argent pour la réalisation d'un disque ?

Non, on me paie pour réaliser un disque. C'est un contresens fréquent. Quand Quincy Jones a été le producer de Mickael Jackson, la maison de disque l'a rémunéré et il n'a pas investi d'argent. Dans les crédits, il est souvent écrit executive producer, ou producteur exécutif, et c'est lui qui gère l'argent pour le compte d'une autre personne qui va payer le disque. Le réalisateur doit pour sa part respecter une enveloppe financière qu'on lui impose. Ma fonction n'est donc pas que purement artistique, puisque je dois prendre en compte ce paramètre. Cela étant dit, j'ai déjà réalisé des albums sans maison de disque, parce que je croyais en l'artiste. Je me charge après de trouver un contrat à la personne et le label me rétribue à hauteur du temps passé en studio.

Un exemple ?

Feist. J'ai entièrement produit son premier album "Let It Die", avec Chilly Gonzales, sans maison de disque. Elle a ensuite signé chez Universal.

En 1998 sort "Clandestino" de Manu Chao que tu coproduis. L'album est plébiscité par le public. Qui a créé les arrangements de chansons comme "Desaparecido" ou "Bongo Bong" ?

Manu avait envie de cela. Les gimmicks musicaux ont été faits à deux, il en a trouvé, j'en ai trouvé... Les ambiances, les voix de commentateurs, le son de jeu d'arcade qui venait d'un porte-clés, on l'a fait ensemble, mais il avait envie de cela. Pour lui, ce sont des collages, cela rejoint ce qu'il fait dans ses dessins où il colle des choses. Cela a représenté en réalité un important travail : prendre les voix, les découper, puis supprimer certaines parties pour recomposer un tout. De mon côté, j'ai contribué à certains samples de musique.

"Clandestino" repose sur des boucles, c'est presque un travail de beatmaker ou de producteur de house. Pour la première fois, tu travailles entièrement sur un ordinateur.

Tout à fait, et c'est en cela que c'était nouveau. C'était la première fois que je pouvais mettre en boucle des choses que j'enregistrais moi-même. Avant il fallait un sampleur pour sampler la musique de quelqu'un. Ici je pouvais choisir la guitare, les voix, les gimmicks et les boucler comme si je faisais de la techno, mais avec de l'acoustique. Avec le recul, je pense que cela contribue à la modernité de "Clandestino" : les jeunes qui l'écoutent en 2025 ne sont pas perdus. C'est comme un métronome mélangé à une ambiance latino – une ambiance que j'ai d'ailleurs poussée au maximum : il y a une pulsation.

Tu collabores peu après avec le groupe de rap La Rumeur. Compte tenu de ton parcours dans la variété (Alain Souchon, Marc Lavoine, Jean-Jacques Goldman), est-ce qu'ils t'associaient à la musique mainstream ?

Lavoine, c'était à mes débuts... À l'exception de Claude Nougaro, Jane Birkin ou des personnes de ce genre, je n'ai jamais fait de variété. Je n'ai par exemple jamais travaillé avec Florent Pagny (rires) ! Même dans la chanson, j'étais presque dans une veine "indé" comparé au reste. C'est de la chanson française, évidemment, mais de la chanson où les artistes vont au bout des choses. Les disques que j'ai pu faire avec ces artistes sont très appréciés dans d'autres mondes. Les rappeurs adorent Alain Souchon. Si tu écoutes l'orchestration de la chanson "Le baiser", de Souchon, cela pourrait être un beat de rap (arrangements : Franck Pilant et Renaud Letang ; réalisation : Letang - ndlr). Le groupe La Rumeur est venu me voir parce qu'ils savaient que j'aime le rap. J'en écoute beaucoup. Leur démarche était très intelligente. Ils m'ont dit : « On veut que notre premier album soit abouti, on ne veut pas attendre de faire le troisième album. » Toute une génération a grandi avec ce Lp et il fait maintenant partie des références mythiques du rap français. Le morceau "L'ombre sur la mesure" (qui donne son titre au disque - ndlr), on m'en parle encore. La collaboration avec La Rumeur s'est donc très bien déroulée et nous travaillons en ce moment à de nouveaux titres.

En 2005, tu collabores avec Philippe Katerine sur son album "Robots après tout". Avec "Louxor j'adore", est-ce que tu devines que vous tenez un tube ?

Oui, bien sûr... Quand j'ai fait la ligne de basse techno (il chante), je me suis dit : « Là, il y a une énergie club, si ça passe le cap, ça va aller. » "Robots après tout" est un album atypique. Je n'ai pu le réaliser que parce que j'ai voyagé dans plein de styles musicaux. Par exemple, le morceau de Philippe Katerine sur Marine Le Pen ("20-04-2005" - ndlr), c'était vraiment de l'électro, c'est Berlin ! J'ai adoré produire "Robots après tout", mais c'est un album que les personnes qui étaient censées le vendre n'ont pas compris tout de suite. Et pourtant le disque a remporté un grand succès.

A cinquante-cinq ans, tu viens de sortir ton premier album "At The Party" sous le pseudonyme de Drift, un pseudonyme que l'on peut traduire par dériver.

Il s'agit d'un mot qui a plusieurs significations et c'est cela que je trouvais intéressant. To drift signifie dériver ; to drift away peut se traduire par se laisser aller ; un drifter, c'est un vagabond...

Tu aimes le skate et le surf.

Oui, en effet. Je suis également pilote d'hélicopère. L'hélico, c'est vraiment du drift, mais contrôlé. Pour moi, la musique est un drift. Dans mon album, elle dérape. Cela change beaucoup à l'intérieur des morceaux. Je ne me suis pas fixé de règle ni au niveau du tempo ni au niveau du format, et la plupart des chansons ne suivent pas la structure couplets/refrain.

Comment est né ce projet ?

À partir de "Clandestino", les gens ont commencé à me dire : « Mais pourquoi est-ce que tu ne ferais pas un album ? » Depuis que je suis jeune, j'ai eu la chance de collaborer avec de grands musiciens, de grands interprètes et il m'a fallu beaucoup de temps avant de pouvoir me sentir légitime. Être producteur ou être artiste, ce n'est pas pareil. Habituellement je travaille avec la matière de quelqu'un d'autre et je cherche ce qui manque. C'est plus facile en un sens. Pour ce projet, il a fallu que je me trouve, car les choses doivent sortir de toi.

Tu as demandé à Chilly Gonzales de t'aider.

Je travaille avec lui depuis plus de vingt ans. Pendant une période, il a été mon bras droit dans la production d'albums. Il m'a accompagné ici pour pouvoir livrer quelque chose d'abouti et de sincère. Ce que je ne voulais pas et ce qu'il ne voulait pas, c'est que "At The Party" soit un album de producteur avec un artiste différent par morceau. Cela n'aurait eu aucun sens. Au début je lui faisais écouter des beats de rap. Il me disait : « Non, non, tu n'as pas compris, ce n'est pas cela que je veux entendre. Faire des beats de rap, c'est bien, mais il faut aller plus loin. »

J'ai fini par découvrir que ce qui sortait le plus naturellement de moi, c'était du jazz naïf. Chilly m'a alors expliqué que j'étais devenu compositeur. Je n'aurais jamais pensé cela, même si j'écoute beaucoup de jazz.

Funk, hip-hop, pop : la direction artistique de ces créations est variée. Est-ce dû à la présence d'artistes aussi différents que Benny Sings ou Saul Williams ?

Les paroles ont été écrites par les chanteurs et chanteuses, mais toutes les musiques avaient déjà été composées. Je pense que le dénominateur commun entre ces chansons, c'est le groove. Feist, Philippe Katerine, Connan Mockasin groovent superbement bien lorsqu'ils chantent ; ce sont de très bons musiciens, réputés pour cela. À présent que le disque est sorti, je m'aperçois que j'ai voulu mélanger la sincérité folk avec du groove. Je ne voulais pas que "At The Party" soit un album intellectuel, qu'il faille avoir un dictionnaire et un master de musique pour l'écouter (rires) !

Je me suis entouré d'interprètes, car je ne voulais pas ressembler à l'acteur qui essaye de chanter. Ce ne sont que des personnes avec lesquelles j'ai travaillé : Benny Sings, Infinite Bisous, Feist, etc. J'ai apprécié, dans la mesure où ce ne sont pas des artistes qui seraient venus enregistrer pour me rendre service. Ils ne peuvent pas être complaisants, même entre amis (rires)...

"Cosmic Drift", le sommet de ce Lp, repose sur un excellent featurage entre le compositeur de musiques de films Vladimir Cosma et le rappeur Chuuwe. Comment as-tu organisé ce choc entre les générations ?

En fait, j'ai samplé un titre de Vladimir Cosma. C'est le seul morceau dans lequel il y a un sample et Vladimir a tellement aimé "Cosmic Drift" qu'il m'a dit : « Tu me mets en featurage ! » J'ai découvert Chuuwe grâce à mon fils aîné, un passionné de rap. Il savait que je cherchais un rappeur qui soit un peu le Mc de l'album. Il apparaît plusieurs fois et se charge de mettre l'ambiance. Il possède une voix au timbre unique.

Les instrumentaux "Papaya" et "A Night In Wainona" semblent avoir été composés pour le cinéma. Est-ce que tu as déjà écrit une bande originale ?

Non, mais j'ai déjà enregistré de la musique pour le cinéma. J'ai réalisé toute la BO du film "Tlalala" des frères Larrieu avec Mathieu Amalric et Maïwenn. J'en ai composé aussi les musiques. Je pense qu'à un moment les choses devraient aller dans cette direction.

Envisages-tu de jouer "At The Party" sur scène ?

C'est en discussion. Je ne sais pas encore sous quelle forme. Mais si cela se concrétise, il faut que cela soit un projet abouti. À l'âge que j'ai, je ne peux pas me satisfaire d'un concert seulement sympathique. Si ce n'est pas "mortel", cela ne se fera pas.

“ Pour moi, la musique est un drift. Dans mon album, elle dérape. ”





KOMplete 15 ULTIMATE EST LE BUNDLE ALL INCLUSIVE DE NATIVE INSTRUMENTS QUE TU PEUX OBTENIR EN DEUX CLIQUES. OUI, 1199€ POUR SA VERSION ULTIMATE ÇA PIQUE. MAIS LA MYTHIQUE FIRME ALLEMANDE JUSTIFIE CE PRIX EN TE PROPOSANT D'ACQUÉRIR UN STUDIO XXL ULTRA POLYVALENT ÉQUIPÉ DE PLUS DE 150 INSTRUMENTS/EFFETS, PLUS DE 80 EXPANSIONS, SOIT PLUS DE 100.000 SONS PRÊTS À L'EMPLOI, AUSSI BIEN POUR LES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES, HIP-HOP, POP, QUE LE SOUND DESIGN. TU TÉLÉCHARGES, TU BRANCHES, TU CRÉES. LE SEUL BÉMOL, TE PERDRE DANS CE LABYRINTHE TELLEMENT LES POSSIBILITÉS DE COMPOSITIONS SONT INFINIES. SA GÉNÉROSITÉ PEUT-ÊTRE DÉROUTANTE, POUR MOI C'EST UN CHOUETTE SOUCI. DEPUIS SA PREMIÈRE MOUTURE EN 2003, KOMplete A PARCOURU BIEN DU CHEMIN MAIS SA VERSION 15 EST-ELLE ARRIVÉE À MATURATION ?

Avant d'installer, configuration requise

■ **Espace disque dur** : si tu souhaites télécharger sa version intégrale prévois environ 850 Go dans ton disque dur SSD dernière génération, de préférence dédié uniquement pour ça. Cela changera ta vie pour les chargements.

■ **Configuration minimum** : Windows 10/11 ou macOS récent, CPU moderne (Intel i5 / Apple Silicon), 8 Go RAM minimum mais plus c'est mieux notamment pour les grosses banques à plus de 20Gb de poids.

■ **Installation** : via Native Access 2 (gestionnaire NI). Au début, tu peux tout installer ou y aller piano-piano, en étalant

NI KOMplete 15 ULTIMATE

TEST MATOS

LE COUTEAU SUISSE ALLEMAND QUI GROOVE

Plus concrètement, que trouve-t-on dans la boîte de pandore ?

Comme son nom l'indique il s'agit d'un ensemble de logiciels des plus complets. Et cette version prend tout son sens aujourd'hui puisque qu'il s'agit de la plus grosse mise à jour jamais sortie. Un écosystème d'instruments virtuels avec des simulateurs d'instruments réels ou imaginaires, des banques d'échantillons de sons enregistrés et d'effets en pagaille : reverb, delay, disto, etc. Tu peux scorer une scène intense le matin et poser un banger club le soir. Ça tourne dans tous les DAW qui prennent en charge les plug-ins VST, AU ou AAX au format 64 bits et évidemment c'est compatible avec tous les claviers NI, Maschine, etc., ce qui te permettra aussi de manipuler ton software via ton hardware. C'est une station pour réaliser des maquettes crédibles vite fait bien fait, des compos pour ton futur jeu vidéo... Il est tout autant efficace en studio qu'en prestation scénique. C'est un produit à usage professionnel, accessible aussi pour un débutant motivé vers l'autoroute du Soleil de la création grâce à Play Series qui facilite la prise en main et permet d'aller vite sans sonner standard. Il y a notamment de chouettes textures ciné, bois/cuivres, chœurs, synthés modernes, drums solides, effets malins, détaillés ici :

- **Synthés** : Massive X, Massive, FM8, Monark, Reaktor 6 (environnement modulaire), Razor, Super 8...
- **Cinematic / Sound design** : Ashlight, Straylight, Mysteria, Pharlight, Schema Dark/Light, Sequis, Playbox...
- **Orchestral / Classique** : Symphony Essentials (cordes/percu et cuivres), Action Woodwinds, Valves, Stradivari Violin...
- **Play Series** : parfaits pour aller vite grâce à Analog Dreams, Hybrid Keys, Lo-Fi Glow, Glaze, Stacks, et Soul Sessions...
- **Drums & Percu** : Battery 4 (boîte à rythmes avancée), Studio Drummer, Empire Breaks, Butch Vig Drums, Karriem Riggins Drums, Rudiments...
- **Pianos & claviers** : Noire, The Grandeur, The Maverick, The Gentleman, Una Corda, Alicia's Keys...
- **World / Spotlight** : East Asia, India, Middle East, Cuba, Ireland, West Africa, Balinese Gamelan...
- **Effets & mix** : Guitar Rig 7 Pro, reverb/delay/modulations, saturations, puis Ozone 11 pour finaliser le tout avec classe.

Les nouveautés qui font plaisir

■ **Kontakt 8** : tu sculptes, tu combines, tu t'écoutes. Équipé d'un sampler premium ++ (lecteur/éditeur d'échantillons) avec loop playground (aire de jeu pour boucles), outils "idée-starter" (générateurs d'inspiration) et modulation wavetable (animation de formes d'onde pour sons évolutifs).

■ **iZotope Ozone 11** : mastering sans prise de tête pour un polissage final du morceau. Une aide intelligente pour un rendu propre, rapide et bien. Notre coup de cœur, c'est vraiment de la balle !

■ **Guitar Rig 7 Pro** : parc d'amplis/effets modernisé (simulations d'amplis/pédales), parfait pour guitares, basses et même tout sound design hors guitare.

■ **Action Woodwinds** : section bois expressive (flûtes, clarinettes, hautbois, etc.), articulations/phrases prêtes à jouer pour scorer vite. C'est topissime !

■ **Valves** : cuivres pleins d'émotions (trompettes, trombones...), textures évolutives à partir d'une seule note.

■ **Vocal Colors & Choir** : Omnia Essentials — Grain vocal + chœurs plug-and-play (prêts à jouer) pour humaniser, sacrifier ou carrément célestialiser tes prods.

■ **Nouvelles Play Series & Expansions** : ce sont des instruments "rapides" avec macros paramétrables grâce à un gros bouton qui contrôle plusieurs paramètres en même temps. Plus packs de genres : afrobeats, progressive trance, etc.

Tips zen et efficaces

■ **Prioriser ses besoins réels en allant à l'essentiel** : installe d'abord tes 10 indispensables, ajoute le reste ensuite.

■ **Ranger de façon méthodique** : un dossier "NI Libraries" (SSD externe dédié si possible), c'est clair et portable.

■ **Favoris & tags** : dans Komplete Kontrol, tag ce que tu aimes, c'est un gain de temps énorme.

■ **Presets persos** : un dossier par projet (sauvegarde de tes réglages), et tu ne perds plus jamais "ce son parfait".

■ **Freeze / Bounce (geler/exporter des pistes)** : sauve la mise si ta machine toussse sur les gros projets.

■ **Raccourcis pour banger électro express** : Play Series Analog Dreams > kick/snare Battery 4 > Guitar Rig 7 sur un bus (colle/attitude) > Ozone 11 pour le gloss final (vernis/master).

■ **Raccourcis pour séquence cinématographique à caractère angoissant en 10 minutes** : Kontakt 8 + Action Woodwinds (motifs) > Valves en pad évolutif (nappe qui bouge) > Mysteria discret > Rise & Hit pour les cuts (impacts).

■ **Raccourcis pour créer un beat soulful** : Karriem Riggins Drums > Soul Sessions (accords) > Alicia's Keys en arpèges doux > Replika XT sur un send (piste d'effet) > Ozone 11 pour vernir.

En conclusion

A la question Komplete 15 est-elle arrivée à maturation je répond oui, c'est le pass all access de la prod. Tu as tout sous la main, sans passer ta vie à chiner des plugs. Si tu produis régulièrement et que tu veux un big arsenal créatif, fiable et durable, c'est un OUI franco. Ok, ce n'est pas le bundle le plus léger du marché mais côté inspiration et résultats, c'est difficile de faire mieux. Oui, le ticket d'entrée fait un peu grimacer mais le poid lourd sur ton SSD motive et c'est open bar créatif...

Puis, si tu as une bourse limitée il est disponible en cinq versions : Select, Standard, Ultimate, Collector's Edition, et la version Komplete Start est gratuite.

La Komplete 15 Ultimate porte bien son nom. C'est bien plus qu'un software, c'est pour cette raison que Native Instruments l'annonce comme une suite de productions complète avec une gamme impressionnante d'instruments virtuels, d'effets, et d'outils de création. En acquérant directement ce bundle vous réalisez une économie puisque ça coûte beaucoup moins cher que tout acheter séparément.

Si Komplete 15 Ultimate était une personne, ce serait le pote qui déboule avec son disque dur et qui dit calmement : « T'inquiète, il y a tout ce qu'il faut pour jouer des bangers comme si j'étais accompagné d'un orchestre ». Tu veux une B.O. ciné sombre ? C'est là. Tu veux un beat amapiano ? C'est là. Un pad qui donne la chair de poule ? T'inquiète c'est encore là. Une composition qui cogne en 10 minutes ? C'est aussi jouable !

> En bref : si tu veux arrêter de chasser des plugins et commencer à empiler des tracks, c'est probablement le meilleur rapport qualité-prix. Azy peinard ! Tu cliques, tu joues & ça grooooooove ! Allez, on arrête de lire et on fait de la musique maintenant, il est temps de rentabiliser Komplete 15 Ultimate certifié fat par Star wax !

“ Play Series pour les débutants facilite la prise en main et permet d'aller vite sans sonner standard. ”

CE QU'ON KIFFE

> Inspiration immédiate :

tu ouvres, tu joues, ça ne sonne pas cheap !

> Palette géante : de l'underground au mainstream, tu as toujours le son qu'il faut.

> Rentabilité : si tu produis souvent, l'investissement se rentabilise vite (coût par outil dérisoire).

> Qualité pro instantanée : presets inspirants et profondeur dès que tu veux creuser avec les sons préconfigurés.

> Intégration matos : bon confort de jeu avec les hardware maison comme le Maschine.

> Grâce à Komplete Kontrol il y a plein d'options, notamment pour du mapping. Une fonction que je n'ai pas encore explorée.

> Une fois intégrée cette collection à ton studio, il sera prêt au décollage.

> Un workflow qui claque.

CE QUI PEUT FREINER

> Monstre : gros téléchargements, Native Access est parfois long à monter, stockage costaud obligatoire (penses au SSD).

> Redondances de plusieurs pianos/cordes/synthés qui se ressemblent.

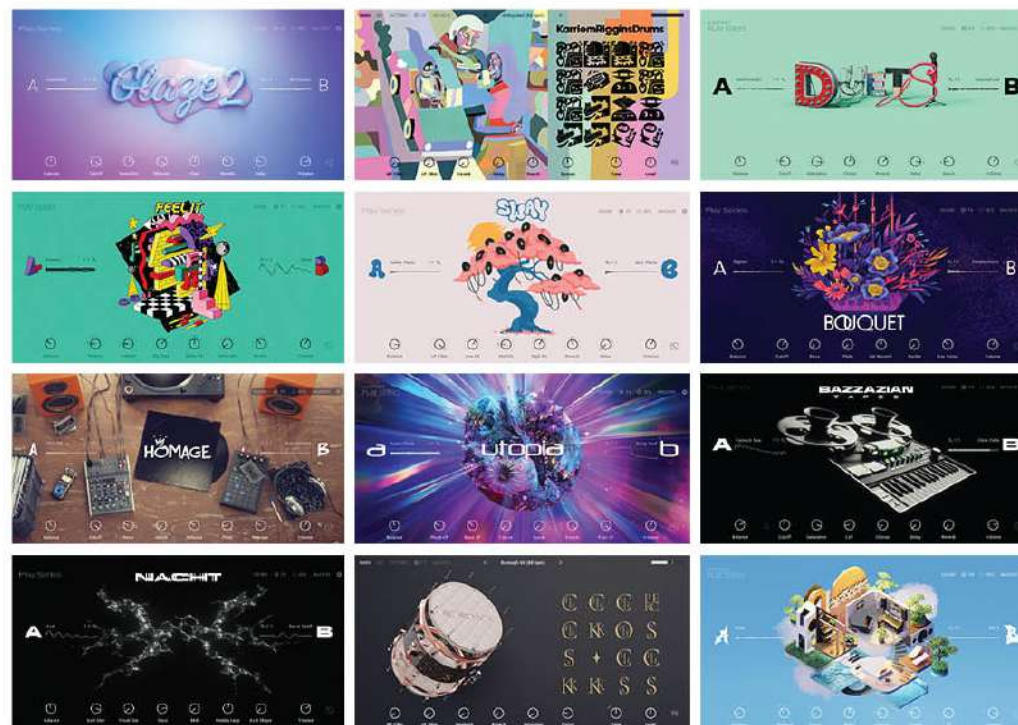
> Pas "tout NI" : Maschine n'est pas inclus et les sorties après K15 ne s'ajoutent pas automatiquement (updates/achats).

> Upgrade depuis K14 : il y a du neuf, oui, mais le saut peut sembler tiède par rapport au prix de la mise à jour.

> Piliers à polir : Reaktor (laboratoire modulaire), Battery 4 et des briques de Guitar Rig restent solides... sans révolution.

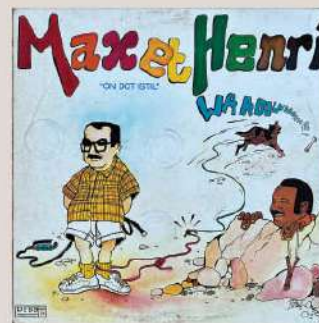
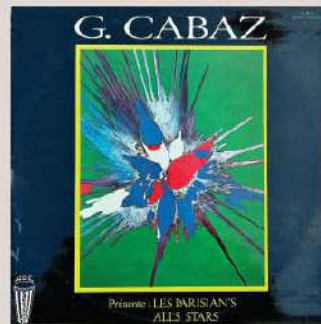
> Orchestral/ciné : très bon, mais les puristes complètent chez des éditeurs hyper-spécialisés (profondeur extrême).

> Budget : super rapport qualité/prix sur la durée, mais le ticket d'entrée pique si tu n'exploites que la moitié.





SPÉCIALE CARAÏBES RARE WAX BY LOBO



JULIEN ALIAS LOBO, EST UN DJ ET DIGGER DEPUIS PLUS DE DEUX DÉCENNIES. SA COLLECTION DE MILLIERS DE VINYLES EST PRINCIPALEMENT CONSTITUÉE DE SOUL, JAZZ, FUNK ET MUSIQUES LATINES. PROPRIÉTAIRE DE LA BOUTIQUE CORNER RECORDS, À LORIENT, IL EST RECONNU POUR SES SÉLECTIONS POINTUES. ÉGALEMENT CO-FONDATEUR DU LABEL REBIRTH ON WAX, EN 2016, IL SE SPÉCIALISE DANS LES RÉÉDITIONS DE DISQUES CULTES, EN PARTICULIER DES CARAÏBES. POUR CETTE 77ÈME RARE WAX, LOBO A DONC PIOCHÉ DANS SA COLLECTION, PRINCIPALEMENT DES ARTISTES NATIFS DE LA MARTINIQUE ET DE GUADELOUPE.

Gérard Lockel / Gro Ka Modèn Coffret 3Lps (Guadeloupe Disques - 1976)

Un des tout premiers disques antillais que j'ai eu en ma possession. Il y a plus de 20 ans, un ami m'a rapporté une malle de Guadeloupe avec des vinyles et celui-ci m'intrigue. Je découvre un manifeste musical composé de tambours Boula et Makè accompagnés par de la guitare, de la flûte, un bugle et diverses percussions, ce qui en fait un son révolutionnaire pour l'époque, un message politique en musique. Un trésor historique.

Louis Xavier / Ladja Lp (ADDA Records - 1982)

Ce Lp de jazz caribéen m'a été offert par Louis Xavier, lui-même, à son domicile parisien en 2017 à l'occasion de la réédition de ce chef-d'œuvre. Nous étions en collaboration depuis la sortie de "Chodo" de son ami Georges Edouard Nouel, où Louis jouait de la basse. Sorti en 1982 avec l'avènement de Radio Mango à Paris, "Ladja - Jazz with a West Indian Soul" est de nouveau disponible chez Rebirth on Wax.

Georges Edouard Nouel / Chodo Lp (Le chant du monde - 1975)

Album essentiel de spiritual jazz créole sorti en 1975 avec Louis Xavier et ses musiciens du "Synchro Rhythmic Eclectic Language". Je recherchais cet album depuis longtemps et enfin je le trouve au salon du disque à Rennes en 2012 ; quelques temps après je lance mon label avec un ami. L'idée de contacter Georges Edouard Nouel pour notre première sortie nous vient. Pari réussi. Le disque est réédité en 2017 pour la première fois.

Georges Cabaz / Presente Les Parisian's All's Stars (A.D.C CABAZ - 60's)

Très rare Lp avec la crème des musiciens antillais de Paris dans les 60's : Henri Guedon, Roland Louis et aussi Jo Maka. Ce disque de latin jazz et boogaloo est sorti en auto-production. La légende dit qu'il a été retiré du marché pour des raisons de droits, d'où sa rareté. Une curiosité de ce disque est que l'ingénieur du son s'est fait plaisir en ajoutant en fin de pistes des cris et des applaudissements. Cela reste un monstre du genre.

Les Voltages 8 / Special Groka Lp (Magic'tirelire disques - 70's)

Ce groupe, Les Voltages 8, est dirigé par Erick Cosaque, l'un des maîtres incontestés du gwo ka, une pratique musicale et culturelle originaire de Guadeloupe, basée sur les tambours traditionnels « ka » et une forme de chant connue sous le nom de « chanté » et de danse participative. Cosaque était bien plus qu'un musicien : il était un griot contemporain, ce disque est un témoignage de la renaissance du gwo ka dans les années 1970.

Francisco (Frantz Charles-Denis) / Lp (3A production - 1978)

Francisco était sans doute avec Marius Cultier ou Henri Guedon, parmi les légendes de la musique martiniquaise. Cet album très rare est vraiment un témoignage de ses talents de compositeur, d'arrangeur et de musicien. Le titre "Wache" est connu du grand public mais le reste de l'album vaut le détour. Disque chiné pendant le confinement dans le sud de la France, avec un masque et du gel hydro alcoolique, clandestinement donc !

Haïti 2000 / Tèt San Kò - La Nouvelle Musique Haïtienne Lp (GM Records - 1980)

Haïti 2000 est une formation musicale haïtienne des 70's menée par Gerald Merceron, avec, entre autre, le talent des frères Widmaier. Le style modern jazz de cet album est entre traditions et expérimentations. J'ai découvert cette merveille durant mon premier voyage aux Antilles il y a plus de 20 ans. A l'époque je ramenaï plusieurs centaines de disques en tout genres, essentiellement pour ma collection et le partage culturel.

Max et Henri / On Dot Istil Lp (Disques Debs International - 1982)

Je ne pouvais pas faire une sélection sur les Antilles sans choisir Henri Debs, sans qui rien ne serait arrivé, ou presque. Ce musicien et producteur visionnaire a enregistré et édité des milliers de disques en Guadeloupe dans son fameux studio de Point à Pitre. Ce Lp retourne les dancefloors avec des titres comme "Mizik A Ka Kafé". Sa production est lourde, les basses du gwo ka sont puissantes. A écouter d'urgence !

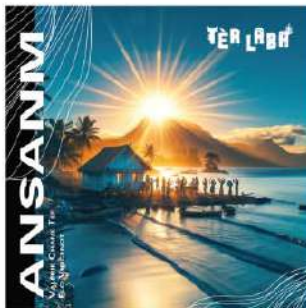


Ebi Soda / Frank Dean and Andrew
(2Lps/Cd/cassette)

La créativité libre et sans frontières donne naissance à des œuvres qui ne laissent pas indifférent. Cet album d'Ebi Soda sorti chez Tru Thoughts est le parfait exemple. Le groupe revient avec onze titres, l'approche oscille entre nappe de synthé cinématographique, puissante réverbération sous influences du dubstep britannique comme Zomby, Burial..., des notes de trombone ou de saxophone récurrentes confortant leur idée du jazz et des lignes de basse également toujours biens senties et mélodiques. Ebi Soda bouleverse les contours familiers du jazz et même celui du rap, "Red in Tokyo" l'atteste. Ce titre met en scène le rappeur sino-vietnamien-britannique Jianbo, « C'est une colère étrange et crasseuse, avec une touche de no-wave et de post-punk », explique le groupe. Autre sommet de ce disque : "When Pluto Was a Planet and Everything was Cool"... Ce titre sublime à merveille mon dernier film "Painting at the Veranda by snic"(disponible via la chaîne YouTube de Star wax), un moment suspendu, fort en émotion, dans cette aire digitalisée au rythme effrénée. L'atmosphère dystopique des instrumentaux est très particulière, parfois troublante, angoissante ou plus apaisante. Spontanéité organique et électronique se conjuguent à merveille, encore un ovin en provenance de l'île anglaise. C'est splendide et certifié fat par Star wax ! (coshmar)

Tèr Laba / Ansanm (lp/Cd/Digital)

Lancé par la chanteuse Valérie Chanc Tef et par la pianiste Flo Vincenot, Tèr Laba renvoie aux fondements du jazz et à ses racines foncièrement créoles. Remarqué l'an dernier avec "Radio Pèr", un canal proverbial pour les sociétés ultramarines, le tandem revient aujourd'hui avec le fédérateur "Ansanm". Marqué par les rythmes et cultures de la Réunion, ce second opus met au diapason avec "Soley Briy", une plage interprétée par la soul sista franco-sénégalaise Awa Ly. Autre séquence forte, "Bal Zetwal" fait écho aux séminaux bals la poussière, points de départ de nombreuses carrières dont celle d'un certain René Lacaille.



Enfin le suave "Papang" délivre une vignette instantanée ponctuée par le percussionniste macédonien Ersoj Kazimov. Point de cristallisation des courants musicaux locaux, "Ansanm" agrège le maloya et le séga sans pour autant occulter l'histoire tourmentée de cette île des Mascareignes. Emmené par la chanteuse malgache Lalatiana, "Maronaz Komela" revendique ainsi l'héritage afro-descendant au travers d'une composition où se mêlent chœurs puissants et fêt kaf, d'après cette journée de décembre où le caillou célèbre l'abolition de l'esclavage. Servi par une production fluide (le chant en créole n'est pas étranger à cette impression), Tèr Laba s'accorde enfin un détour cohérent par le Brésil via "Bidonville" de Claude Nougaro, un thème lui-même emprunté à l'envoûtant "Berimbau" de Baden Powell. Chaudement conseillé... (Vincent Caffiaux)

Kangding Ray / B.O.F. Sirât (Digital)

Film d'Oliver Laxe, "Sirât" débute par le carton suivant : « Le Sirât est un pont étroit entre l'enfer et le paradis. » Ce rappel métaphorique du Coran vaut avertissement et le spectateur pressent que la joie de la rave dans le désert s'apparente à un trompe-l'œil. Et en effet, les choses vont aller de mal en pis pour Sergi López et la bande de teuffeurs avec laquelle il a sympathisé. Chargé de composer la bande originale de cette implacable descente aux enfers, Kangding Ray, ancien architecte, a adopté un parti-pris artistique : celui de ne pas employer de mélodie au profit d'un fascinant travail sur le son. En exploitant les possibilités offertes par la distorsion, les fréquences et le mixage, il livre un score dépouillé, hypnotique, oscillant entre techno ("En La Noche"), drone ("The Fall") et ambient ("Desierto"). Récompensé au printemps par un « Cannes Soundtrack Award », preuve que l'électro contribue au renouveau de la musique de film, "Sirât" est disponible en streaming et sortira prochainement en vinyle — une information transmise par son auteur au moment où nous bouclons ce numéro. Déjà culte. (Rémi Foutel)

antilopsa

alias le Shogun Noir

nouvel album



Available on digital

Rap music strongly not recommended for beginners.
Featuring: Kaze No Inori, Satoko Utsumi, Chef Moha, Lazy Bad Money, Kaiman Lanimal, Sitou Koudadje, James Delleck, Halte's et Doosay, Bibo, Yoshihiro Yuki



star wax
www.starwaxmag.com



Monsai

Bienvenue, un verre de
Perrier ou Ricard

Top 5 nouveautés

- Julmud "Tuqos"
- Ka "The Thief Next to Jesus"
- Khadija Al Hanafi "OK!"
- Joy Orbison "Still Slipping vol. 1"
- Semira Truth "The Star of the Story"

Top 5 oldies

- Aphex Twin "Selected Ambient Works 85-92"
- The Cinematic Orchestra "Man With A Movie Camera"
- Dr Who Dat? "Beat Journey"
- High Tone "Acid Dub Nucleik"
- Madlib "Beat Konducta Vol. 5-6"

Ta première approche du beatmaking

Vers 2018, très influencé par le trip hop UK, la beat scene de LA et la dub française des années 2000. Premier Ep en 2020...

Ta première approche du Djing

2025, lors de soirées en back-to-back organisées par le collectif 6.5.

Ton hardware et software favori

SP-404 MKII et Ableton Live

Quand tu samples qu'est-ce qui t'obsède

Les textures sonores, le Fender Rhodes, le jazz du début des années 70

Ton Bpm maximum

Autour de 170Bpm en drum and bass

Ton titre favori de "The Back of Beyond" Ep et pourquoi

"Batman Breaks" pour son sample d'un générique iconique

Ton top 3 des lieux à Cannes

Le Suquet, la Croix des Gardes, l'Ancien Observatoire

Si tu n'étais pas Dj-beatmaker, tu serais
Je ne vis pas de la musique, je suis chercheur dans le spatial. Sinon, créer mes propres instruments



Coleeeette

Bienvenue, un verre de
Espresso Martini

Top 5 nouveautés

- Eden Burns "Drums Are Dangerous"
- Olivier Romero "Trip"
- Roza Terenzi "La Música"
- Janeret "Mantrax"
- Emi Omar "Chut Hello"

Top 5 oldies

- David Keno "Mamas Mamas"
- CJ Bolland "Sugar Is Sweeter"
- LaTour "People Are Still Having Sex"
- House Music "Eddie Amador"
- Chez Damier "Sometimes I Feel Like"

Ta première approche du Djing

En Bretagne, où, après avoir vibré sur le dancefloor des fêtes, festivals et free parties, j'ai acheté mon premier contrôleur en 2018...

Ton Bpm maximum

130 Bpm

Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède

La bassline, la stéréo, les vocaux

Si je te dis rap

Un souffle de liberté...

Ton adage favori

Less is more

Ton top 3 des labels

Stuicly Rhythm, Jack Trax, Nervous Records

Si je te dis Djon Club

Un public qui danse, qui sait pourquoi il est là

Montagne ou mer

La mer, j'ai grandi sur un bateau

Si je te dis Liban

Habibi! Une scène riche et une hospitalité hors du commun

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Curatrice d'artistes



Bamco Yende

Bienvenue, un verre de

Si c'est la journée, un sirop de violette.
Et de nuit, les soirs de fête, un gin tonic...

Top 5 nouveautés

- Alysalsals | Monstera Black "Panorama"
- Ouri "Behave!"
- Low Jack "Keys Riddim"

Top 5 oldies

- Total "Total" Ip
- Ojerime "Alarming"
- Digital Display "Ready for the World"

Ta première expérience du Djing

En 2013, je n'avais pas de platine à l'époque. J'ai appris à mixer dans le club sur le tas. La même année, je commence le beatmaking avec les membres de mon premier collectif YGRK Klub, on officiait du côté de Cergy...

Ton hardware et software favori

De base, la MC808, mais en ce moment je taffe pas mal avec la TR-8S et mon Juno-D

Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède

En ce moment j'ai une obsession pour le Rnb éthéré à fond...

Ton Bpm maximum

Le Bpm de mon coeur n'a pas de limite

Si je te dis Afrique, tu réponds

Ça me manque, ça fait un bail que je n'y suis pas allé j'aimerais bien y retourner sous peu pour me ressourcer, respirer...

Ton top 3 de la compile "Boukam Records vol.1" et pourquoi

J'ai beaucoup aimé le track de Mel V avec Lamst & Izen, celui de Clara! Il a évolué avec le temps mais il me touche toujours autant. Le BfJ en mode Club Killer, le Brodinski bien mental hybrid Chaloupé...

Si je te dis corruption, tu réponds

Everywhere mais il ne faut pas baisser les bras, baisser les armes c'est laisser les autres gagner

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Fleuriste

STAR WAX FILMS

LIVE REPORT, INTERVIEW, MATOS, GRAFFITI...



MIXMASTER MIKE MEETS STAR WAX



BOOOOZ BROWN MEETS STAR WAX



STAR WAX MEETS FILIPINO WRITERS

Follow us @starwaxmag



MAGMA



Solid BLAZE

